

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 52.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, laligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 23 DECEMBRE 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : " Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : " Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nos abonnés savent que nos contributions sont pour argent comptant. Nous avons droit d'exiger d'eux \$3.50 au lieu de \$3 pour leur abonnement quand ils ne paient pas d'avance. L'année achève, et un grand nombre n'ont pas encore payé. Nous avons donc le droit de réclamer d'eux la somme de \$3.50. Mais nous voulons bien encore leur donner une chance de se racheter : qu'ils paient sans plus de délai et nous épargneront le trouble d'envoyer un collecteur, et nous accepterons les \$3.00. On admettra que nous ne pouvons faire plus pour les obliger et leur donner les moyens de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent.

On nous demande quelquefois de faire ceci, de faire cela, mais on oublie que, considérant la manière dont un grand nombre nous paient, nous aurions le droit de faire moins que nous ne faisons, nous donnons trop pour ce qu'on nous donne. Les journaux illustrés des autres pays comptant leurs abonnés par dizaines de mille, et publiant des annonces pour un montant considérable, sont dans des conditions bien différentes pour faire de grandes dépenses. Cependant, nous faisons plus qu'eux relativement. Nous nous proposons d'organiser un comité de collaborateurs, fort et populaire, et de faire certaines améliorations, mais il faut qu'on nous donne les moyens de faire ces changements dans l'intérêt du public. Nous espérons donc que ceux qui nous doivent vont se hâter de nous payer pour profiter de la réduction que nous leur offrons, et qu'ils vont nous envoyer d'autres abonnés afin de nous permettre d'opérer les réformes que nous avons en vue.

Les abonnés qui ont droit à la prime (c'est-à-dire ceux dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er janvier prochain) et qui ne l'ont pas encore reçue, sont priés de nous en informer de suite.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 18 décembre 1880.

L'Année 1880 est à ses derniers moments, chaque seconde qui s'écoule de la grande horloge du Temps, lui annonce son trépas; le vent glacé qui passe, la neige épaisse qui tombe lui serviront de linceul! Ah! pauvre année, c'est le moment suprême! va rejoindre tes sœurs dans la lune! évapore toi! file sur la première étoile qui passera! déménage! prends le premier train! bon voyage ma vieille, et surtout ne reviens pas!

Parole d'homme, il me tarde de voir 1881. Je me la figure jeune, souriante, pleine de promesses. Déjà j'entrevois sa première aurore enguirlandée de nuages d'or, illuminée de leurs roses, mon cœur palpite, se réchauffe à son printemps dont je devine les surprises embaumées, les nids d'oiseaux et les duos d'amoureux.

Quand à l'année qui s'en va, je lui trouve l'air revêché, la physionomie louche et glacée.

C'est une année manquée sur laquelle la postérité n'arrêtera pas son souvenir.

Qu'a-t-elle fait! qu'a-t-elle produit! qu'a-t-elle laissé? Rien ou peu de chose—*nothing or hardly nothing.*

On pourra dire d'elle ce qu'on dit des filles qui ne font pas parler d'elles: C'est une honnête année!

Si seulement les Chiliens avaient pris Lima, si M. de Lesseps avait coupé l'isthme de Panama avant le premier janvier, l'histoire pourrait attacher au chiffre 1880 un certain éclat.

Mais non, rien ne s'est fait, on n'a rien inventé, on n'a rien découvert!

Edison lui-même s'est battu les flancs pendant ces douze mois et n'a rien trouvé de nouveau, si bien, qu'il envoie son ami et collaborateur, M. Branner, faire au Brésil un voyage d'exploration pour y trouver quelques bois d'essence spéciale propre à fabriquer son charbon. Ce voyage, auquel M. Branner pense consacrer une année, promet de beaux résultats à la science; le Brésil est riche en arbres étranges, et l'explorateur est zélé.

Espérons qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux, quoique cet empire n'ait pas trouvé le moyen de se débarrasser de ses serpents, pas plus que le Mexique de ses voleurs!

Le Pôle Nord continue d'être inaccessible aux navigateurs.

En cette année insignifiante, on a vu plus de navires faire naufrage que d'honnêtes gens faire fortune!

Je pense bien qu'au Canada on n'est pas très satisfait non plus de 1880.

Les gelées subites qui ont fait prendre le Saint-Laurent et tant de canaux, ont causé trop de pertes d'argent et de vie pour qu'on puisse regarder ce désastre d'un œil indifférent.

Mon aversion pour 1880 sera donc partagée par un grand nombre de mes lecteurs. Je les remercie et les convie en même temps à saluer avec transport la nouvelle année qui nous apporte, j'en suis sûr, la réalisation de toutes nos espérances et le bonheur parfait.

* *

Il va sans dire que je souhaite à L'OPINION PUBLIQUE beaucoup d'abonnés, à ses rédacteurs une avalanche d'idées, une

imagination pleine d'imprévu, un esprit toujours pétillant.

Je souhaite à messieurs les typographes un grand respect pour notre prose et le moins de coquilles possible, et aux lecteurs de ce journal une prospérité croissante, un bonheur sans mélange.

Quand aux aimables lectrices qui nous font l'honneur de suivre avec quelque intérêt nos travaux intellectuels, je fais les vœux les plus ardents pour la conservation de leur beauté et la satisfaction de leurs cœurs.

Puisse les époux des unes être d'une humeur toujours égale; et les cavaliers des autres témoigner de leur tendresse par une galanterie sans bornes, qui les conduise au mariage le plus promptement possible.

* *

Décidément, nous aurons une exposition universelle; l'emplacement est choisi. C'est dans la plaine d'Inwood, à 11 milles du City-Hall, que cette foire immense aura lieu!

Quel sera le style architectural de ces nouveaux édifices? Quelle sera la date précise de leur ouverture au public? C'est ce que j'ignore complètement. Je sais seulement que le site désigné est trop, beaucoup trop éloigné du centre de la ville, et que le monde commence à être blasé sur ce genre de divertissement.

Puisque je parle de divertissements, laissez-moi rire un peu du désappointement des patineurs qui, après avoir gravement consulté le thermomètre et leurs patins à la main, se sont rendus aux pavillons du Central Park, qui leur est réservés.—Là, des policemen non moins graves leur ont montré les bassins où l'eau dansait en vagues coqueuses.

"Patience, ladies et gentleman, disaient ces pacifiques fonctionnaires, encore un jour ou deux, et tout sera solide comme un roc."

Mais! trois fois hélas! le thermomètre a baissé et leurs espérances ont fondu au soleil.

Il en est souvent ainsi de nos projets les plus chers. Qui de nous n'a bâti sur un sol mouvant et n'a vu ses illusions disparaître.

Je souhaite à mes concitoyens de New-York de ne pas voir ainsi disparaître leur exposition dans les brumes de l'Hudson.

Happy New Year.

ANTHONY RALPH.

BIBLIOGRAPHIE

NOTRE-DAME DE LOURDES par Henri Lasserre, et CHRISTOPHE COLOMB par le comte Rossely de Lorgues.—Chez Victor Palmé, Editeur, à Paris.

Comme on exécute de belles choses en France! En fait de travaux artistiques, on ne trouve rien de semblable nulle part ailleurs; et en typographie surtout, les chefs-d'œuvre y pullulent.

J'ai reçu dernièrement de la part de l'éditeur, M. Victor Palmé, et des illustrateurs, deux volumes dignes d'attirer l'attention des bibliophiles d'Amérique. Ces deux splendides spécimens de l'art typographique français s'intitulent respectivement *Christophe Colomb* par le comte Rossely de Lorgues, et *Notre-Dame de Lourdes* par Henri Lasserre. Comme livres, ces deux ouvrages sont assez connus

pour me dispenser de parler du texte, je ne dirai un mot que de l'exécution typographique et des illustrations qui sont vraiment admirables.

Chaque volume est orné de magnifiques enluminures, de gravures charmantes et de chromo-lithographies splendides. Toutes les pages sont encadrées par de merveilleux dessins, constamment variés, toujours appropriés au texte et dus aux plus habiles crayons parisiens. Ici c'est la flottille du hardi Génois ouvrant ses voiles pour aller à la conquête d'un monde nouveau; là c'est l'enfant du désert lançant sa pirogue d'écorce au-devant des voyageurs inconnus. Ici c'est l'imposante immensité de la mer; les mystérieuses profondeurs de nos forêts vierges, dans toute l'ampleur de leur exubérance tropicale. Ça et là, un coucher de soleil sur l'océan, un cabinet d'étude, un bouquet de bananiers, une falaise battue par le ressac, une ravissante perspective, une hutte d'écorce, une épave flottant au gré des vagues, les créneaux menaçants d'une forteresse du moyen âge, un groupe de chevaliers armés de pied en cap, les féériques ogives de l'Alhambra, des oiseaux de paradis se berçant dans les lianes, et puis le monument et le portrait du grand homme; tout un péle-mêle, un fouillis de bijoux admirablement travaillés, se confondant, s'enlaçant, s'harmonisant avec un art et un fini merveilleux. Et cela durant cinq cent quatre-vingt pages qu'on ne peut se lasser de feuilleter et d'étudier.

Je pourrais en dire autant de *Notre-Dame de Lourdes* dont les détails d'ornementation sont d'une perfection peut-être encore plus exquise. Paysages vrais, portraits vivants, fines ciselures, nielles délicates, tout est l'œuvre d'artistes consciencieux et véritablement épris de leurs sujets.

La partie artistique de ces deux volumes a été faite sous l'habile direction de M. Eugène Mathieu, un peintre et graveur distingué; et les principaux dessins portent la signature de son gendre, le célèbre dessinateur Yan-Dargent, qui a épousé Mlle Eugénie Mathieu, jeune personne aussi remarquable par sa beauté et la tournure charmante de son esprit, que par les délicieuses compositions musicales qui l'ont fait connaître dans le monde distingué de la littérature et des arts.

F.

COMMUNICATION

Le 24 du mois dernier, sur le soir, grand nombre de citoyens de la Pointe-Claire se rendaient au domicile de Pierre Alphonse Valois, écuier médecin, du lieu, pour lui manifester le regret qu'ils avaient de le voir laisser la localité pour aller résider à Lachine.

Une adresse de circonstance lui fut lue par M. Gabriel Urgel Valois, cultivateur, du même endroit. En même temps un magnifique vase en argent fut présenté au docteur comme souvenir des bons services qu'il a rendus à sa patrie, tant comme médecin que comme officier municipal.

Le docteur, sous l'empire de l'émotion, répondit à cette adresse en termes appropriés. Il dit: "Toujours à ma mémoire sera présent le bon souvenir de mes compatriotes, toujours je me rappellerai les

bons égards et le respect qu'on a eus pour moi, toujours comme par le passé je serai le même homme prêt à voler à votre secours, si la maladie vous atteint."

Les dames, de leur côté, n'ont pas fait défaut. Une adresse fut aussi lue à Mme Valois par Mme Emery Brunet.

Une magnifique corbeille en argent fut de même présentée à Mme Valois, qui sut par des paroles venant du cœur, remercier ses amies et leur dire combien elle était peinée de les laisser, de laisser sa paroisse pour aller vivre à l'étranger.

Après quoi la gaieté fit place à l'émotion sous l'influence de la musique, de la danse et du chant. C'est une de ces soirées qu'on n'oublie jamais et qui contribuera à nous faire regretter davantage le départ du Dr Valois de notre paroisse.

AMICUS.

NÉCROLOGIE

La paroisse de Saint-Michel de Bellechasse vient de perdre une de ses personnes les plus distinguées, Mme Furais y est morte le 7 décembre dernier, à l'âge de 82 ans. Marie-Julie Faucher de Saint-Maurice, née le 9 novembre 1799, était fille du major Charles Faucher de Saint-Maurice et de dame Marie-Geneviève Casault. Elle épousa le colonel Furais dont elle eut dix-sept enfants.

Pieuse, charitable, esprit très cultivé, madame Furais laisse un grand vide parmi les siens. C'était une de ces figures qui caractérisent le passé, et que l'on ne retrouve plus guère que dans les "Anciens canadiens" du fin Conteur de Gaspé.

CORRESPONDANCE D'IRLANDE

Le problème irlandais devient chaque jour plus insoluble, et l'on pourrait dire qu'aujourd'hui le gâchis a remplacé l'anarchie. Ainsi que je l'avais annoncé, le gouvernement a mis en accusation quatorze des chefs de la ligue agraire, et ces messieurs comparaitront très prochainement devant la Cour du Banc de la Reine, à Dublin; il est bien douteux que ce procès puisse amener un résultat favorable, mais il est certain qu'il produira de fâcheuses complications.

Lorsqu'il s'agit de procès politiques, les jurys Irlandais ne sont pas toujours impartiaux. Si M. Parnell et ses collègues sont acquittés, ce sera pour eux un triomphe de plus que cette défaite du gouvernement; s'il y a une condamnation au contraire, on ne manquera pas d'affirmer que la couronne a composé le jury à sa convenance, et le jugement servira de prétexte à une nouvelle agitation, conduite par d'autres chefs déjà élus et destinés à remplacer ceux que la loi aura frappés.

Cinq membres du Parlement sont compris dans les personnes assignées par l'Attorney général, car il n'y a pas eu d'arrestation et on a seulement remis à chacun des prévenus, un writ, ou signification d'avoir à se présenter devant la cour, à peine d'une amende de 2,500 francs, pour répondre à la charge de conspiration contre la paix publique. Voici quelques détails biographiques sur les membres du Parlement mis en accusation.

M. Charles-Stuart Parnell, né en 1846, est petit-fils par sa mère, de l'amiral américain Charles Steward. Elève de Cambridge, il a exercé les fonctions de haut shérif, et est encore magistrat du comté de Wicklow. Monsieur Parnell est entré à la Chambre des Communes en 1875, nommé par le comté de Meath; aux dernières élections générales, les comtés de Cork, Mayo et Meath l'ont élu. Il a choisi Cork. C'est lui qui a inventé l'obstruction parlementaire, ou le moyen d'entraver légalement les délibérations du corps législatif.

M. Biggar est l'aide-de-camp de M. Parnell; il est né à Belfast en 1828 et y a fait ses études; en 1884, le comte de Camaran l'a nommé son représentant aux Communes, élection qui a été confirmée cette année. M. Biggar a embrassé la religion catholique il y a peu de temps.

M. John Dillon est né en 1851, à Dublin, où il a fait son éducation à l'Université catholique. Il est chirurgien et n'est entré au Parlement qu'aux dernières élections, nommé par le comté de Tipperary. Il a accompagné M. Parnell aux États-Unis; M. Dillon est reconnu comme un des orateurs les plus dangereux de la Ligue.

M. T.-D. Sullivan, né en 1827, n'est également entré aux Communes que cette année, pour Wesmeath. Il est, à Dublin, imprimeur, libraire et éditeur. Il est rédacteur-en-chef et propriétaire de trois journaux, *la Nation*, *les Nouvelles de la Semaine* et *la Jeune Irlande*.

M. Thomas Sexton, né en 1848, doit son élection à M. Parnell, dont il suit aveuglément les pas. Il est journaliste et fait ou a fait partie de la rédaction du journal *la Nation*.

La ligue agraire dispose en ce moment de 500,000 francs pour soutenir les frais du procès intenté à ses chefs; elle compte recevoir d'Amérique, plus de 2,000,000, qui pourraient être affectés au même objet, ce qui ne l'empêche pas d'ouvrir des souscriptions nouvelles dans tous les journaux qui soutiennent cette institution.

Ces journaux, à propos des mesures prises par le gouvernement, jettent naturellement feu et flammes. Le *Freeman's Journal*, dans ses récriminations, ne manque pas d'une certaine gaieté. Selon le *Freeman's*, tout allait bien en Irlande, et, à part quelques meurtres purement accidentels, les passions s'éteignaient, quand le ministère, par ses rigueurs intempestives, est venu attiser le feu. Les *Meurtres accidentels*, voilà un pur chef-d'œuvre; quant au calme dont jouit l'Irlande, vous allez en juger par le compte-rendu des événements sinistres qui ont eu lieu pendant une semaine.

A Longford, M. Charles Dudgeon, magistrat, revenait à pied, à six heures du soir, d'une ferme qu'il possède à Clondra, lorsque, d'un fossé, un homme s'élança et fit feu sur lui à bout portant. M. Dudgeon ne fut pas atteint, mais il eut le visage noirci par la poudre. Armé d'un revolver, il se mit à la poursuite de l'assassin, qu'il ne put rejoindre. La police, prévenue presque immédiatement, se rendit à l'endroit où l'attentat avait été commis, et, après de minutieuses recherches, ne découvrit absolument rien.

Dans le comté de Clare, à Consheen, une bande d'hommes, armés et masqués, ont attaqué pendant la nuit la maison d'un fermier nommé Long. Ils ont tout accablé chez lui, l'ont soumis à d'épouvantables tortures, et, en se retirant, lui ont coupé les oreilles. La police, après les mêmes minutieuses recherches comme plus haut, n'a pas même retrouvé les oreilles du malheureux mutilé.

Dans le comté de Mayo, on a entièrement démoli une maison qui venait d'être bâtie par un homme ayant affirmé une terre dont le précédent locataire avait été expulsé faute de payement.

T. JOHNSON.

Les négociants trouveront de grands avantages à acheter les épices préparées par MM. D. C. Brosseau et Cie., à leur entrepôt, Nos. 42 et 46, rue Notre-Dame, car ces épices sont de qualités supérieures et préparées avec le plus grand soin. MM. Brosseau et Cie. ont toujours en mains un fond considérable de café, moutarde, poivre, clous, crème de tarte, poudre à pâte, etc., etc., qu'ils vendent aux commerçants à des prix excessivement réduits.

Cadeaux de Noël et du Jour de l'An

Net à rideaux petits et grand. Sets de rideaux. Tapis, table en drap, toile cirée, tapis à escalier, mitaines et gants de kid, gants tricetés à la mode, nuages, châles, lainages de toutes sortes, cravates, capines en laine pour jeunes filles, étoffes à robe, eouleurs nouvelles. M. N. Larivée offre de grands avantages à toute personne qui achètera chez lui de 10 cts. à \$20.00, il lui remettra comme cadeau, le même montant en bons d'Assurance Financière, ce qui lui permettra d'avoir ses marchandises pour rien; la compagnie se chargeant de lui donner une police d'Assurance dès lors qu'elle aura pour \$20 en Bons d'Assurance. Tout acheteur est donc assuré d'être remboursé en achetant chez M. Larivée, 363, rue St-Joseph.

L'EXPULSION EN PROVINCE

LES TROUBLES DE TOURCOING

Les journaux du Nord nous apportent aujourd'hui des renseignements complets sur les troubles qui ont éclaté récemment dans cette ville et qu'une dépêche nous avait annoncés.

Les désordres graves ont commencé vers deux heures, à la suite d'une fausse alerte donnée par les individus chargés de signaler aux maristes l'arrivée des autorités. Aussitôt le tocsin se met à retentir dans le clocher de l'église.

A ce signal, la foule accourt de tous côtés, et en quelques minutes il y a là six à sept mille personnes.

On ne s'est même pas donné le temps de s'habiller. On voit des gens qui mettent leur paletot ou leur blouse en courant; d'autres arrivent en bras de chemise.

C'est une cohue indescriptible. Les cercles catholiques arrivent au grand complet et donnent le signal du tumulte. La foule répond par les cris de: Vive la République! Vive les décrets! Vive la loi!

Un prêtre est enlevé, bousculé, et il s'ensuit une bagarre dans laquelle l'abbé reçoit des coups de poing, et se trouve, en fin de compte, sans chapeau, sa *bavette* enlevée, sa soutane déchirée. C'est le signal d'une mêlée générale.

Les gens des cercles catholiques viennent au secours du prêtre. Les ouvriers, de leur côté, se mettent de la partie. La bataille dure dix minutes.

Les cléricaux sont armés de cannes, dont ils frappent violemment leurs adversaires, atteignant même parfois leurs camarades, tant ils y vont aveuglément: le sang coule; des malheureux sont sérieusement blessés par ces coups de cannes.

Sans aucune espèce d'armes, les ouvriers faiblissent devant leurs agresseurs armés de gourdins. Ils se retirent alors, puis reviennent au bout de deux ou trois minutes porteurs de fortes briques, qu'ils lancent à la tête des cléricaux. La bataille est, cette fois, encore plus sanglante. Plusieurs cléricaux sont atteints par ces briques et grièvement blessés. Le sang coule de plus en plus.

Les cléricaux abandonnent cette fois à leurs adversaires le champ de bataille, qui est la partie de la rue située devant l'établissement des maristes. Ils reculent d'une vingtaine de mètres. Les blessés se réfugient dans les maisons voisines.

Ceux qui ont été atteints à la tête et ont reçu des blessures graves d'où le sang s'échappe en abondance sont transportés dans la maison portant le numéro 51, où ils reçoivent les soins que nécessite leur état.

A quatre heures, la foule est immense. Tout Tourcoing est entassé dans la rue des Tilleuls. Les ouvriers se surexcitent mutuellement de plus en plus.

"Vivent les décrets! crient-ils énergiquement. Vive la loi! il nous faut l'exécution des décrets à Tourcoing. Pourquoi a-t-on expulsé les récollets de Roubaix et pas les maristes d'ici? etc."

Alors une rumeur se répand parmi la foule. Puisque le gouvernement n'applique pas les décrets, dit-on, exécutoires nous-mêmes."

Et aussitôt la foule tourne sa colère contre l'établissement des maristes.

On commence d'abord par jeter des cailloux dans les fenêtres du premier étage, les vitres sont brisées.

On attaque ensuite la grande porte cochère, puis les persiennes des fenêtres du rez-de-chaussée. On dépave la rue. On prend les pavés de grès et on les lance contre la maison. Deux persiennes sont mises en pièces. Mais la porte résiste. Elle est, paraît-il, consolidée avec des madriers, des planches, des balles de laine tordue, cousues ensemble, sur une épaisseur de plusieurs mètres cubes. Il faudra déchiqueter ces formidables matelas, par celle par parcelle, si l'on veut pénétrer dans la maison, à moins que l'on entre tout simplement par la fenêtre.

A cinq heures, les gendarmes à cheval

de Tourcoing exécutent une charge à fond de train sur la foule, sabre en main et faisant le moulinet.

Alors ce produit un tumulte épouvantable.

C'est un émoi, un sauve-qui-peut général. Les uns sont renversés sous les chevaux. Les autres sont foulés aux pieds par la foule. C'est une affreuse bagarre; ce sont d'immenses cris de colère, de douleur et d'effroi.

Deux ou trois charges se succèdent. Les gendarmes arrivent à refouler la foule à sept ou huit mètres de distance de la maison des maristes et à la tenir en respect.

À six heures et demie, la gendarmerie de Roubaix arrive, sous le commandement du lieutenant Couvreur, et essaye à son tour de disperser la foule.

Vainement. La foule tient tête et ne recule pas. Les ouvriers se jettent à la bride des chevaux et l'on entend un immense cri de: Vivent les décrets! Appliquez la loi!

C'est un effroyable spectacle. Voyant leur impuissance, les gendarmes mettent sabre en main, et alors les deux brigades de Roubaix et Tourcoing se distribuent les quatre rues et se lancent à fond de train sur la foule. Celle-ci tient bon. Mais les gendarmes font un seconde, puis une troisième charge, et la foule finit par reculer jusqu'au près de la gare.

Là les gendarmes sont tout à coup assaillis par des briques et des chopes en verre. Ils se précipitent de nouveau sur la foule et, cette fois, font usage de leurs armes. Leurs sabres se lèvent et s'abatent à chaque instant, faisant de larges blessures.

On juge de la panique produite. La foule se sauve de tous côtés, épouvantée, poussant des cris lamentables et horribles.

Les gendarmes, maîtres cette fois du terrain, s'établissent sur les lieux et gardent les issues aboutissant à la rue des Tilleuls.

Le *Petit Nord* donne le chiffre de quatre-vingts blessés, dont quelques-uns très grièvement.

A TOULOUSE

À Toulouse, l'exécution des décrets a commencé dès l'aube. Les congrégations expulsées sont: les capucins, les maristes, les Pères du Sacré-Cœur.

La force armée s'est concentrée, à six heures, devant le couvent des capucins, dont le siège a duré deux heures. On compte deux escadrons d'artillerie, deux compagnies d'infanterie, une brigade de gendarmerie à cheval, deux brigades de gendarmerie à pied et de fortes escouades de sergents de ville accompagnées de sapeurs pompiers.

Après les trois sommations prescrites par la loi, le commissaire donne l'ordre d'enfoncer. Les deux battants de la porte sont reliés par des chaînes et garantis contre toute secousse par des barres de fer plantées en terre ou mises en travers. Il faut faire un trou dans la porte à coups de hache. Des sapeurs passent par ce trou, et au bout de vingt-cinq minutes de travail réussissent à ouvrir la porte.

Immédiatement, 100 hommes de ligne, la gendarmerie à cheval et à pied et toute la police pénètrent dans le jardin. On enfonce une seconde porte barricadée avec d'énormes madriers.

Lecture du décret d'expulsion est donnée par le commissaire. Le Père supérieur et M. de Belcastel protestent. Les Pères déclarent qu'ils ne céderont qu'à la violence. On les pousse doucement dehors, on leur offre une voiture qui les transportera où ils voudront; ils refusent cette offre, prétendant que la règle de leur ordre leur prescrit de marcher toujours à pied. Ils sortent précédés d'artilleurs à cheval, entourés de sergents de ville, de fantassins et de gendarmes. En tête marche M. de Belcastel, un capucin au bras.

Chez les maristes, le Père supérieur a lu devant les commissaires de police, une protestation énergique, signée de huit té-

**HABITUDES DE QUELQUES GRANDS
ECRIVAINS**

M. Alexandre Dumas, fils, est matinal ! l'aube le trouve éveillé. Il le salue d'un regard joyeux. Sa bonne humeur habituelle prouve l'équilibre parfait de sa santé et de ses facultés. Il a faim tout de suite et prend rustiquement une bonne soupe. Après quoi, il s'assit devant son grand bureau et écrit jusqu'à midi—en costume négligé, comme vous pensez bien.

On n'a encore découvert dans la République des lettres que M. le comte de Buffon qui, avant d'entrer dans son cabinet, revêtait un habit de cour, n'oubliait pas

son épée et ne daignait s'occuper des humbles animaux dont il retraçait l'histoire qu'avec des manchettes de dentelles.

Le vêtement d'inspiration de l'écrivain peut rarement se comparer aux habits des marquis de Molière et aux costumes Sarah Bernhardt.

Il y a peu de redingotes aussi usées que celles du maître de tous. J'ai nommé M. Victor Hugo.

M. Victor Hugo est aussi un matinal, mais il ne vit même pas de soupe. Avant midi, il ne vit que de ses pensées. Il écrit beaucoup et *par cœur*.

Dans ses longues promenades, il prépare son travail du lendemain, et comme sa

mémoire est prodigieuse, il n'a plus qu'à écrire sous la dictée de cette fidèle mémoire.

Il a souvent raconté à ses amis qu'au temps de sa jeunesse, pendant un hiver pluvieux, il était occupé de "Marion Delorme." Il avait choisi pour rester à l'abri le passage du Saumon.

Le premier acte, ce merveilleux commencement débordant de passion, de poésie et de fougue, fut l'œuvre de deux après-midi de promenades dans ce passage plein de boutiques enfumées, où l'on vend côte à côte des bas, des paillasons et des chapeaux d'épicières. O génie, voilà de tes coups !

Lamartine, matinal aussi, composait ses

plus beaux vers à cheval. Habitude digne d'un poète aristocrate, amoureux d'espace et de ciel, qui, n'ayant plus le Pégase des temps héroïques, prêtait des ailes à un cheval anglais. Byron partageait ce goût sportif. D'abord, parce qu'il était pied-bot.

Le poète chéri des amants, Musset, adorait comme eux les rêveries du soir. Mais ce n'est pas sous le ciel bleu, à la clarté des étoiles, qu'il évoquait cette blonde muse des nuits, dont la voix vibre encore dans les jeunes cœurs. C'est à la lueur des flambeaux, sur le coin d'une table rougie par les flacons répandus.—Pauvre Musset, on l'a tant aimé, qu'il lui sera beaucoup pardonné.



SANTA CLAUS

moins ; puis chaque religieux expulsé, accompagné de plusieurs amis est sorti du couvent. Dans la rue, les proscrits ont été insultés par une bande de voyous.

Foule énorme chez les dominicains. Là se sont passées des scènes particulièrement odieuses ; commencée à huit et demie, l'opération n'a été terminée qu'à dix heures. Les troupes et les gendarmes cernaient les rues adjacentes, et empêchaient la circulation.

Les commissaires sont arrivés, escortés par des escouades d'agents de police, et suivis de serruriers armés de rossignols. Les pompiers, munis de haches, ont attaqué la porte du couvent donnant sur la rue. La porte avait été fortement barricadée au moyen de madriers énormes visés et cloués : elle n'a cédé qu'après une heure d'efforts. Les coups de hache retentissaient au loin d'une façon sinistre. Les démolisseurs ont ensuite essayé d'enfoncer la seconde porte, non moins barricadée ; leurs tentatives ont été vaines. Le commissaire Peyradier s'est alors décidé à réquisitionner une échelle, et à escalader le mur d'enceinte du couvent ; les agents ont, sous ses ordres, enfoncé les fenêtres ; par la même voie ont pénétré pompiers et serruriers.

Les amis des dominicains ont donné lecture d'une protestation. Les commissaires Peyradier et Sicard refusent de recevoir ce document, et font expulser les témoins par la police. A la sortie, les amis des religieux sont expulsés par des agents déguisés en bourgeois. On expulse pareillement le conseil du prieur, Me Juffary, avocat.

Les commissaires continuent leurs besognes. Ils apposent les scellés sur la chapelle, et font enfoncer les cellules de chaque religieux, qu'ils trouvent assistés de trois notabilités toulousaines. Lecture des décrets est faite à chacun. Refus d'obtempérer de la part des religieux : on les prend au collet et on les traîne devant la grande porte. Les proscrits, accompagnés de leurs amis, vont à l'église métropolitaine.

La foule est immense sur la place Saint-Etienne. Elle acclame les proscrits, les couvre de fleurs en criant : " Vivent les Pères ! Vive la liberté ! " Une bande riposte en vociférant : " Vivent les décrets ! A bas la monacaille ! " Il en résulte un tumulte inouï ; on en vient aux mains : collision générale.

Le nommé Jules Raynaud, corroyeur, âgé de dix-sept ans, reçoit un coup de canne plombée sur le crâne et un coup d'épée à la main. Son état est très grave.

M. Montané, inspecteur de police, reçoit sur la tête un coup de trique dont le choc l'étourdit un instant ; mais, revenant presque aussitôt à lui, il parvient à empoigner son adversaire. Dix arrestations sont ainsi opérées. Parmi les individus arrêtés on compte trois étudiants, deux propriétaires, un libraire, un employé d'assurance. On saisit sur eux : deux casse-tête, quatre revolvers chargés, de nombreux paquets de cartouches, un stylet, trois nerfs de bœuf plombés et une trique.

Chez les Pères du Sacré-Cœur de la rue des Récollets, les portes ne sont pas barricadées. Mais le commissaire de police, suivi des agents, se trouve immédiatement en présence de Mgr Desprez, cardinal archevêque de Toulouse. Après la protestation du Père Saint-Paul, supérieur, le cardinal déclare que les Pères et lui ne peuvent être expulsés parce qu'ils sont chez eux.

Pour toute réponse, M. Charret, commissaire, somme le cardinal de se retirer. — Je n'en ferai rien, réplique celui-ci, je suis chez moi.

— Faites entrer deux gendarmes ! s'écrie M. Charret.

Quoi ! dit le cardinal, vous leur donneriez l'ordre de mettre la main sur moi ? — Certainement.

Alors le cardinal archevêque s'est assis dans son fauteuil, s'y est cramponné en disant au commissaire de police : " Je proteste et je déclare que je ne céderai qu'à la force ! "

M. Charret appelle alors les agents de police ; puis il s'avance brutalement, lève

la main et la pose sur l'épaule du pontife impassible. Son Eminence se lève aussitôt et se retire avec les prêtres qui, comme lui, venaient d'être expulsés de leur propriété.

Les journaux légitimistes publient une protestation adressée par le cardinal archevêque de Toulouse au ministre de l'intérieur contre l'expulsion des Pères du Sacré-Cœur et des prêtres auxiliaires soumis à sa juridiction.

Le cardinal ajoute :

" La police n'a pas craint de m'expulser d'un établissement qui est la propriété du diocèse et de porter la main sur moi.

" Je dénonce cet outrage à la justice et aux pouvoirs publics. Si ce recours devenait inutile, j'aurais le droit de penser et de dire qu'après les religieux on commence à attaquer la religion elle-même."

" UN CAPITAINE DE QUINZE ANS "

Nous avons commencé la publication d'un des derniers et des plus intéressants romans de Jules Verne. Ce roman magnifique sera, nous en sommes sûr, agréable à nos lecteurs. Nous n'avons pas voulu en dire trop de bien avant d'avoir commencé à le publier ; nous voulions voir si nous réussirions à reproduire les gravures avec succès. Maintenant que ce succès est assuré et que nos lecteurs ont pu en juger, nous n'avons plus d'hésitation à dire que la publication seule de ce roman illustré vaut le prix de l'abonnement à L'OPINION PUBLIQUE. Nous espérons que le public nous saura gré des efforts que nous faisons pour lui plaire, et que les amis de notre journal nous tiendront compte des sacrifices que nous faisons pour cela en augmentant le nombre de nos abonnés.

M. Joseph-G. Bourget, étudiant en droit, vient de publier quelques récits et nouvelles qu'il intitule : *Passé temps sur les chars*.

Cette jolie brochure est imprimée à la Concorde.

LE GRAND MONDE RUSSE

La société russe offre une étude particulièrement intéressante et curieuse, par la raison qu'elle représente une organisation unique dans le monde.

Alors qu'au XIXe siècle, l'Europe entière, en fait de noblesse, commence à ne plus apprécier que celle des sentiments ; lorsqu'un homme s'appelait Martin, tout court, qu'il soit fils d'un paysan ou d'un bourgeois, s'il est bien élevé, instruit, intelligent et honnête homme, marche de pair avec les grands noms de l'Europe ne croit point déchoir en s'adonnant à l'industrie et à la finance, la Russie est encore le pays des castes et des préjugés : banquiers, agents de change, commerçants et marchands ne peuvent pénétrer dans la société qui reste le domaine exclusif de la noblesse.

Le préjugé est poussé si loin que, parlant d'un négociant ou d'un marchand à un Russe noble, il prend un petit air de hautain mépris et vous répond :

— Oh ! c'est un marchand !

J'ai même bien souvent entendu cette phrase extraordinaire, et typique : un Français peu au courant des idées russes, disait à un grand seigneur ce pays ;

— J'ai été très lié avec un de vos compatriotes M. un tel... le connaissez-vous ?

Le grand seigneur répondait :

— Un tel... mais ce n'est pas un Russe.

— Mais, ripostait le Français, il m'a dit qu'il était né à Moscou et de parents moscovites.

— C'est bien possible, mais c'est un marchand.

Ceci était dit de façon à sous-entendre... ce n'est qu'un marchand... Même la plus haute aristocratie d'Europe n'a jamais eu cette morgue.

33 Bottes Russes pour \$2.25, chez G. BRUNEL, No. 60, rue Saint-Joseph, Montréal. 74

EN MER

A UNE JEUNE ITALIENNE

Pourquoi, brune aux yeux noirs,
Quand la brise soupire,
Allez-vous tous les soirs
Sur le pont du navire ;
Et puis au firmament
Où l'étoile étincelle,
Levez-vous tristement
Votre chaude prunelle ?

Pourquoi donc en silence,
Au milieu de la nuit,
Quand l'hélice en cadence
Bât les flots avec bruit : —
Restez-vous solitaire
Pendant de longs instants,
Oubliant, et la terre, etc., etc.
Et la vie, et le temps ?

Pourquoi donc quelques fois,
Quand sévit la tempête,
Et que sa grande voix
Mugit sur votre tête ;
Allez-vous à l'avant
Du navire indocile
Vous poser au vent
Dans la rage fébrile ?

Si vous le permettez,
J'oserais vous le dire.
Celui que vous aimez,
Vers qui votre âme aspire,
Celui que votre cœur
A choisi entre mille,
N'est qu'un adulateur
Dont l'amour est stérile.

Ne le regrettez pas.
La vie à son aurore
Sème toujours nos pas
De plus d'un rêve, Laure.
Ayez en l'avenir
Entière confiance,
Rien ne viendra ternir
Votre douce existence.

L.-H. F.

LE CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

VI

L'ELDORADO

(Suite)

Le baron n'était pas moins surexcité que les autres : un changement singulier s'était opéré en lui ; un sourire lumineux rayonnait sur sa physionomie ; la fierté brillait dans son regard ; ses mouvements étaient puissants et rapides, comme s'il eût retrouvé tout à coup une nouvelle vie. Il parlait tout bas de jouissances, d'honneurs, de grandeurs, et paraissait à moitié fou ; mais les amis étaient eux-mêmes trop transportés par la joie pour faire attention à lui, et ils se précipitèrent de nouveau dans le trou avec une impatience croissante.

Maintes fois encore, ils plongèrent le bras dans l'eau froide comme la glace, et ce ne fut que lorsqu'ils s'encombèrent à la fatigue et à l'émotion, et qu'ils eurent les mains pleines d'or et de l'or plein leurs poches, qu'ils se laissèrent tomber à terre, haletants, épuisés et riant d'un rire insensé.

Jean Creps, qui n'était pas tout à fait égaré par cette merveilleuse trouvaille, commençait à craindre qu'un affreux malheur n'eût frappé ses camarades au moment où ils touchaient au terme de toutes leurs souffrances et de toutes leurs misères. Il avait déjà entendu dire à San-Francisco, et pendant la route, de la bouche du Bruxellois, qu'il arrive souvent que les chercheurs d'or sont frappés, à un moment inattendu, d'une folie incurable. Ce qu'il voyait en ce moment était bien fait pour l'effrayer, car ses amis extravaguaient sous ses yeux, chantant, criant, palpant l'or, le baisant, riant et pleurant tout à la fois.

— A ça, mes amis, dit-il, nous avons trouvé un vrai trésor ; c'est certainement une bonne affaire dont il y a lieu de nous

réjouir ; mais, si vous ne tâchez pas de maîtriser votre émotion, vous perdrez l'esprit. Et en quoi l'or peut-il servir à un fou ?

— Laissez voir, laissez voir, donnez-moi l'or ! s'écria Pardoes, je le pèserai ; nous saurons combien nous possédons déjà.

On jeta tous les morceaux d'or dans la marmite de fer blanc ; le Bruxellois les prit dans sa main les uns après les autres pour les soupeser, puis s'écria, les yeux brillants d'enthousiasme :

— Neuf livres ! neuf livres d'or ! Plus de onze mille francs en dix minutes. Ah ! le monde est à nous ! Nous serons riches à millions ; riches à millions !

Roozeman tenait les mains de Donat dans les siennes et bégayait :

— O mon ami, que Dieu est bon pour nous ! Le bonheur de ma mère, le bonheur de ma douce amie, la paix de ma vie, l'accomplissement de ses vœux, la richesse. Lucie, Anneken, la providence nous donne tout en un clin d'œil !... Merci, merci, souverain arbitre du sort de l'homme, merci pour nos souffrances, merci pour votre faveur !

Et, levant ses mains tremblantes, il envoya au ciel ses ardentes actions de grâces.

— Debout, compagnons ! Allons, à l'ouvrage ! Peut-être serons-nous riches en trésors avant le soir ! s'écria le matelot.

— Oui, oui, à l'ouvrage, sans relâche ! De l'or ! de l'or ! crièrent les autres en se levant d'un bond.

On n'écouta pas le conseil de Jean Creps. Celui-ci, mécontent et murmurant, avait croisé les bras sur sa poitrine, pendant que ses camarades, penchés sur le trou, continuaient à ramasser de l'or, malgré le froid glacial de l'eau qui raidissait leurs bras et engourdisait leurs muscles. Il fut obligé comme les autres, de fouiller avec les mains dans le trou, car Pardoes et le matelot juraient, en menaçant du pistolet, que quiconque refuserait de travailler, n'aurait point sa part de l'or et serait exclu de la société.

La cavité d'où ils tiraient ainsi presque sans peine une multitude de pépites, avait été probablement creusée en cet endroit pendant la saison des pluies, quand le torrent grossi descend de la montagne avec une force décuple ; car elle était évidemment trop profonde et trop large pour avoir été creusée par le ruisseau tel qu'il était maintenant. Probablement, à l'époque des grandes eaux, on n'aurait pas pu approcher de ses bords, car la vallée portait les traces d'une inondation annuelle. Mais, en ce moment, on pouvait faire le tour du trou, excepté à l'endroit où l'eau descendait de la roche inclinée, parce que le courant était assez rapide pour renverser un homme et l'entraîner dans l'abîme.

Le roc miné était de nature schisteuse, formé de couches de pierres crevassées, perpendiculaires à la surface du sol, et, dans le trou creusé par la violence des eaux, les chercheurs d'or voyaient en certains endroits briller, à deux ou trois pieds de profondeur, les pépites étincelantes.

Heureusement pour eux, leur moisson diminuait à mesure que les plus gros morceaux d'or étaient extraits d'entre les fentes des rochers, sinon ils auraient probablement continué leur travail fébrile pendant toute la journée ; mais la crainte que cette merveilleuse mine ne fût bientôt épuisée les fit revenir peu à peu à la raison. Ils commencèrent à écouter le conseil de Creps, et décidèrent de cesser le travail pendant une heure pour déjeuner et rendre un peu de chaleur et de force à leurs bras raidis.

Ils se rendirent à la tente en marchant le long du bord de la rivière, les yeux fixés sur l'eau, espérant qu'ils verraient peut-être briller de l'or entre les pierres. Pardoes frappa tout à coup ses mains l'une contre l'autre et s'écria :

— Voyez, mes amis, là-bas dans ces crevasses, des lueurs... C'est de l'or ! La fortune ne nous a pas trompés ; en traversant l'eau, nous pouvons atteindre ces crevasses. Il y a de l'or dans tout le lit de la rivière. Un champ assez vaste pour enrichir peut-être mille hommes ! Déjeunons en toute hâte. Nous ne con-

naissions probablement pas toute l'étendue de notre bonheur.

La joie, l'enthousiasme leur arracha de bruyants cris de triomphe, et ils coururent avec rapidité vers la tente pour déjeuner en toute hâte.

Les yeux du baron étincelaient; il paraissait très surexcité, quoiqu'il n'eût jusqu'alors parlé qu'à lui-même; mais tout à coup il prit Pardoes par les mains, et dit d'une voix qui tremblait d'émotion:

—Mes amis, vous ne me connaissez pas. Je porte un nom qui brille dans l'histoire de ma patrie. Saluez en moi l'héritier de l'illustre maison d'Alteroche! Je ne vous ai pas dit qui j'étais parce que je me croyais coupable envers mes ancêtres. Ils me laissèrent une grande fortune; j'étais beau, instruit et fort; tous les dons du corps et de l'esprit m'étaient échus en partage. Aucun de mes souhaits, aucun de mes desirs de devait rester inaccompli. J'ai vécu dans un tourbillon de luxe, de délices et de grandeurs, jusqu'à l'heure où la ruine, l'épuisement et le dégoût me jetèrent dans un abîme d'impuissance et d'abaissement. Je croyais mon nom déshonoré, mon esprit désenchanté, mon corps énérvé. Ah! ah! ce n'est pas vrai! Je sens encore couler un sang jeune et fort dans mes veines, la fortune perdue m'est doublement rendue... et avec l'or, l'honneur de mon nom et l'estime du monde! Ah! ah! ne voyez-vous pas là, dans les Champs Elysées, à Paris, cette brillante voiture attelée de quatre chevaux pur sang, avec des laquais vert et or? Voyez-vous le peuple jeter des cris d'admiration? Voyez-vous les plus riches le saluer jusqu'à terre? Voyez-vous toutes les dames lui sourire et lui lancer des œillades? Voyez-vous l'admiration et l'envie dans tous les yeux? Cet homme heureux et puissant, c'est moi, moi dont l'étoile avait un peu pâli pour reparaître avec plus d'éclat dans le ciel de Paris! Arrière, place, place, respect et honneur à M. le baron d'Alteroche.

A ces mots, le matelot poussa un long éclat de rire; les autres regardèrent le gentilhomme avec étonnement, comme s'ils le croyaient frappé d'une folie soudaine. Le baron, rappelé à lui-même par l'expression de leurs visages, jeta un regard de mépris sur l'Ostendais et dit avec fierté:

—Pardonnez-moi, messieurs; je voyais l'avenir devant mes yeux. C'est une illusion, en effet, mais cette illusion deviendra une réalité.

—Venez, venez! s'écria Pardoes chaque heure nous vaut peu-être trente mille francs! A l'ouvrage, à l'ouvrage!

Ils le suivirent à la rivière; tous retroussèrent leurs pantalons jusqu'aux genoux, et entrèrent dans l'eau pour pouvoir juger de près de la quantité d'or disséminée. Il leur échappa bien un cri, et ils frissonnèrent sous l'impression du froid glacial du torrent; mais leur soif d'or était si forte, qu'ils bravèrent cette pénible sensation, et il marchèrent dans l'eau en tous sens ramassant çà et là une petite pépite entre les pierres. Cela ne dura pas longtemps, car des douleurs cuisantes dans les jambes les firent sortir de l'eau les uns après les autres, et tous affirmèrent que l'homme le plus fort ne saurait demeurer plus de quelques minutes dans le courant. En effet, cette eau n'était que de la neige fondue qui descendait de la Sierra Nevada probablement à travers des crevasses dont le sol n'avait jamais été chauffé par un rayon de soleil.

Trompé dans cet effort, Pardoes dit qu'on ferait mieux de retourner au trou et d'en retirer tout l'or qu'il serait possible d'atteindre. On pouvait, néanmoins essayer de guérir la rivière, dut-on revenir au bord toutes les cinq minutes pour laisser circuler un sang plus chaud dans les jambes.

Ils suivirent son conseil et s'occupèrent toute la journée du travail désigné. Parfois il y en avait un qui courait au bas du torrent et passait à gué la rivière pour y chercher des pépites. Il arriva que cette tentative réussit plus ou moins; mais chaque fois il fallut y renoncer à cause du froid insupportable de l'eau.

Vers le soir, lorsqu'ils allèrent se coucher, l'or fut sopesé de nouveau. On estima le produit de cette journée à vingt-deux livres, ou environ vingt-huit mille francs.

C'était sans doute un résultat assez brillant. Il est bien vrai que le trou ne contenait plus d'or à leur portée; mais il était à croire qu'on découvrirait encore un gisement semblable dans un autre endroit, et, en outre, qu'on trouverait des moyens pour détourner l'eau et mettre à sec certaines parties du lit de la rivière où l'on pourrait ramasser aisément les pépites.

Ceci fut dit par Pardoes pendant qu'ils étaient assis, après le souper, autour d'un grand feu, le plat plein de pépites devant leurs yeux et se réjouissant, dans un doux oubli, du bonheur qu'ils avaient rencontré si inopinément après tant de misères. Quoique la physionomie du baron exprimât une joie outrée, il resta silencieux, sans doute par crainte d'exciter les railleries du matelot. Avec la conscience de son rang, toute sa fierté naturelle lui était revenue, et il ne voulait plus se commettre avec ce rustre grossier et mal élevé.

—Je ferais bien une proposition remarquable, mais je ne sais pas si vous serez assez sages et assez avisés pour l'adopter. Vous avez presque tous perdu la tête...

Voyons ta proposition, interrompit le matelot.

—Eh bien, je propose qu'il soit défendu de travailler après certaines heures à déterminer. Du train dont cela va maintenant et dont cela ira probablement demain et les jours suivants, aucun de nous ne finira la semaine sans s'attirer une maladie sur le corps.

—Bah! quelle crainte folle! dit Kwik en riant et en se levant pour battre un entrechat. Voyez, c'est tout comme si j'avais dormi pendant vingt-quatre heures!

—Oui, pour ce qui te concerne, Donat, tu peux avoir raison; mais tout le monde n'est pas aussi robuste que toi. Ma santé et celle de mes amis valent plus que de l'or, et je ne veux pas être enterré dans ce ravin solitaire, ni y voir enterrer aucun de nous.

Pardoes reconnut après quelques réflexions, la sagesse des conseils que Creps leur donnait. On résolut de vivre justement comme dans le placet de Yuba, et de prendre régulièrement les repos sans que personne se permit de chercher de l'or en dehors des heures désignées.

—Partageons maintenant l'or, dit le matelot.

—Partager l'or! répondit le Bruxellois. Je puis admettre cette coutume tant qu'on n'a pas beaucoup d'or; mais je suppose que, dans peu de jours, nous en posséderions soixante livres, courrons nous alors chacun avec un poids de dix livres pendu au cou? Qui pourrait travailler ainsi?

—C'est égal, murmura le matelot, partageons le contenu du plat.

—Oui, oui, riposta Donat; cela donne du courage, quand on sent balancer, en travaillant, l'or sur son cou.

—Tu es fou!... répliqua Pardoes; nous sommes presque sûrs de trouver en peu de temps assez d'or pour posséder chacun au moins cent mille francs. Cela serait un poids de quatre-vingt livres que chacun de nous devrait toujours porter au cou. C'est impossible. Tâchez d'envisager les choses avec un peu de bon sens. Je veux faire aussi une proposition. Si nous étions attaqués par les bandits qui courent les bois ou par les sauvages Californiens, il nous prendraient tout l'or que nous avons sur nous. Nous devons être plus sages et plus rusés. Je propose de chercher dans le rocher un trou, une crevasse ou un endroit caché à quelques pas de notre tente. Là, nous placerons, à partir de demain, tout l'or que nous trouverons. Nul ne pourra y toucher que lorsque la majorité y consentira, et seulement en présence des autres. Celui qui, sans y être autorisé, mettra la main sur le trésor commun, ne fût-ce que par curiosité, donne à ses compagnons le droit de le tuer sur le champ, et celui qui l'épargnera sera considéré comme complice de la trahison. Ces mesures sévères sont nécessaires, mes camarades, à notre

sûreté. Vous devez les accepter, car il n'y a pas d'autres moyens.

Après quelques murmures du matelot, tous donnèrent leur consentement à la loi proposée. Ils se glissèrent sous leur tente, s'entortillèrent dans leurs couvertures et se couchèrent le cœur plein d'une douce joie.

VII

LE PUITS

A peine une lueur douteuse commençait-elle à descendre dans la vallée, que les chercheurs d'or, surexcités, étaient déjà sur pied. Il y en avait deux ou trois qui n'avaient pas dormi, les autres très peu; car la certitude de posséder bientôt des monceaux d'or avait agité leurs nerfs et troublé leur repos. Leurs yeux étaient rouges, leurs traits fatigués, leurs corps engourdis et surtout leurs bras étaient raidés et douloureux. Après s'être rechauffés en déjeunant près d'un grand feu, ils reprirent assez de courage et de forces pour recommencer leur travail.

Ils cherchèrent premièrement une crevasse pour y cacher leur or, et trouvèrent bientôt une place favorable, à trente pas environ de leur tente; c'était une fente transversale, sous un bloc de rocher, à peine assez large pour y passer la main, mais qui allait en s'élargissant, et si profonde, qu'on ne pouvait toucher le fond sans y plonger le bras jusqu'au coude.

Le Bruxellois jeta tout l'or dans ce trou, rappela la loi adoptée, se dirigea ensuite vers le puits, et, après avoir un moment regardé dans l'eau, il dit à ses compagnons:

—Le rêve qui m'a agité cette nuit et qui a troublé mon sommeil, est la vérité! Réfléchissez avec moi, mes amis. L'eau qui descend de cette gigantesque montagne descende dans sa course les pierres aurifères, les brise et les écrase dans l'abîme grondant pendant la saison des pluies; la violence des eaux furieuses fait qu'une partie de cet or est rejeté par l'abîme et roule jusqu'ici. Nous le verrions se répandre en grande quantité dans le lit de la rivière, si ce trou ne l'arrêtait et ne l'engloutissait pas. La preuve, c'est que nous avons trouvé dans les fentes de ces parois lézardées plus de vingt livres de pépites. Si les quelques aspérités de ces parois ont suffi pour retenir tant d'or, combien ne doit-il pas en être tombé au fond? Des milliers de livres peut-être! Qui peut affirmer que, si nous pouvions toucher le fond de ce puits, nous ne trouverions pas assez d'or pour enrichir la population d'une ville entière?

—Oui, oui, des millions et des millions! murmura le baron. Plus que n'en possède la Banque de France!

—O ciel! des milliers de livres! s'écria le matelot. Il nous les faut, ce trou fût-il l'entrée de l'enfer.

—C'est facile à dire, répliqua Pardoes, mais le désir et la volonté ne suffisent pas. Il faut tâcher de savoir s'il est possible de s'emparer de ce merveilleux trésor.

—Nous viderons le trou, dit l'Ostendais qui frémissait et piétinait d'impatience.

—Non, cela ne peut réussir, la rivière s'y jette.

—Il sera vidé, dussions-nous en boire le contenu! s'écria Kwik. Avoir des milliers de livres d'or et ne pas les...

—Allons, pas de bêtises, interrompit Pardoes. Coupons là bas un long sapin; nous mesurerons la profondeur du trou, et nous verrons ainsi s'il n'y a pas moyen d'un atteindre le fond.

Après une demi-heure d'ouvrage, ils s'approchèrent du trou avec une très longue tige d'arbre, et l'enfoncèrent dans l'eau jusqu'à ce qu'ils sentissent le fond à environ trente pieds. Ils jetèrent un cri de joyeuse surprise, convaincus qu'à si peu de profondeur, il serait facile de s'emparer de l'or, par l'un ou l'autre moyen. Mais, lorsqu'ils s'interrogèrent les uns les autres sur ce moyen, personne n'eut une réponse satisfaisante à donner, et on débattit l'idée d'entourer le puits d'une digue et d'en tirer l'eau.

(La suite au prochain numéro.)

LES FUNÉRAILLES DES JAPONAIS

Le Français paraît vouloir priver les vers du plaisir de dévorer sa chair, il commence à se dire qu'en fait du progrès il est bon de retourner parfois à deux ou trois mille siècles en arrière. La crémation est à l'ordre du jour.

Je conseille à ceux qui voudront se passer la fantaisie d'une grillade outre-vice de recommander à leurs héritiers de suivre pour cette cérémonie les usages du Japon, pays où l'on brûle les corps et où l'on conserve ses aïeux dans de petites urnes. Il faut entourer cette triste cérémonie d'un peu de poésie et de beaucoup de parfums. Les funérailles des Japonais rappellent celles des anciens Grecs et des anciens Romains.

Un long cortège de parents, d'amis et de serviteurs conduit le défunt à l'endroit où le bûcher est préparé; les uns sèment des fleurs sur la route en avant des porteurs du corps, d'autres tiennent à la main des vases remplis de parfums.

On place le cadavre sur le bûcher, on l'arrose de parfums, le plus jeune des hommes présents met le feu au bois, tous les assistants entretiennent les flammes en y jetant de l'huile odorante. Bonne précaution pour empêcher toute une ville d'être empestée par l'odeur de cette horrible grillade humaine.

Les Japonais recueillent les cendres, les déposent dans un monument funéraire; devant ce tombeau ils placent un autel sur lequel brûle nuit et jour l'encens; des vases de fleurs entourent le monument constamment éclairé par deux lanternes.

Réunir aux cendres humaines des fleurs, de la lumière et des parfums; n'est-ce pas une idée poétique digne d'un peuple civilisé!

Et ainsi on se conformera au proverbe chinois: Il faut parfumer les mauvaises odeurs avec de l'encens.

LOUIS BERTAL.

Erection d'un monument à la mémoire de Christophe Colomb

Par voie de la Havane, nous recevons des nouvelles de Santo Domingo en date du 6 novembre. Le congrès dominicain a approuvé le décret relatif à l'érection d'un monument à Christophe Colomb, dont voici les principaux passages:

Considérant que les cendres vénérées de l'homme illustre qui a découvert l'Amérique, Christophe Colomb, ont été trouvées le 10 septembre 1877 dans la sainte église cathédrale métropolitaine de la République, en la ville de Saint-Domingue;

Considérant, etc., etc.;

Considérant que le monde civilisé doit une immense reconnaissance à Colomb, etc., etc.;

Considérant que le trésor de la République est extrêmement pauvre et ne peut subvenir seul aux dépenses d'un monument digne des restes d'un homme illustre;

Décète:

Article premier.—Il importe de solliciter de tous les gouvernements des nations qui peuplent l'Amérique, de l'Espagne, de l'Italie et des autres nations européennes qui ont des possessions en Amérique, leur concours pécuniaire pour élever dans la ville de Saint-Domingue un monument où seront conservés les restes de l'homme illustre qui a découvert le Nouveau-Monde.

Art. 2.—Le trésor national souscrit pour une somme de 10,000 piastres.

Art. 5.—Aussitôt que les quote-parts fournies par les nations sus-nommées seront à la disposition de la commission, on devra commencer le monument, dont la solidité, la magnificence et l'architecture seront en proportion du total des sommes recueillies.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire.

S. LACHANCE, Chimiste,
646, rue Ste-Catherine, Montréal.



L'animal nage péniblement vers le canot



Les soins les plus pressés avaient été prodigués aux naufragés

GRAVURES DU FEUILLETON



COLOMBIE ANGLAISE—EN ROUTE POUR LES MINES



CUPIDON EN TRAINÉ SAUVAGE

UN

CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE III

L'ÉPAVE

Au cri poussé par Dick Sand, tout l'équipage fut sur pied. Les hommes qui n'étaient pas de quart montèrent sur le pont. Le capt. Hull, quittant sa cabine, se dirigea vers l'avant.

Mrs. Weldon, Nan, l'indifférent cousin Bénédicte lui-même, vinrent s'accouder sur la lisse de tribord, de manière à bien voir l'épave signalée par le jeune novice.

Seul, Negoro n'abandonna pas la cabane qui lui servait de cuisine, et de tout l'équipage, comme toujours, il fut le seul que la rencontre d'une épave ne parut pas intéresser.

Tous regardaient alors avec attention l'objet flottant, que les lames berçaient à trois milles du *Pilgrim*.

— Eh ! qu'est-ce que cela pourrait bien être ? disait un matelot.

— Quelque radeau abandonné ! répondait un autre.

— Peut-être se trouve-t-il sur ce radeau de malheureux naufragés ? dit Mrs. Weldon.

— Nous le saurons, répondit le capt. Hull. Mais cette épave n'est pas un radeau. C'est une coque renversée sur le flanc....

— Eh ! ne serait-ce pas plutôt quelque animal marin, quelque mammifère de grande taille ? dit observer cousin Bénédicte.

— Je ne le pense pas, répondit le novice.

— A ton idée, qu'est-ce donc, Dick ? demanda Mrs. Weldon.

— Une coque renversée, ainsi que l'a dit le capitaine, mistress Weldon. Il semble même que je vois sa carène de cuivre briller au soleil.

— Oui.... en effet.... répondit le capt. Hull.

Puis, s'adressant au timonier :

— La barre au vent, Bolton. Laisse porter d'un quart, de manière à accoster l'épave.

— Oui, monsieur, répondit le timonier.

— Mais, reprit cousin Bénédicte, j'en suis sûr que ce que j'ai dit. C'est positivement un animal !

— Alors ce serait un cétacé en cuivre, répondit le capt. Hull, car, positivement aussi, je le vois reluire au soleil !

— En tout cas, cousin Bénédicte, ajouta Mrs. Weldon, jus nous accorderiez bien que ce cétacé serait mort, car, il est certain, qu'il ne fait pas le moindre mouvement !

— Eh ! cousine Weldon, répondit cousin Bénédicte, qui s'entêtait, ce ne serait pas la première fois que l'on rencontrerait une baleine dormant à la surface des flots !

— En effet, répondit le capt. Hull, mais aujourd'hui il ne s'agit pas d'une baleine, mais d'un bâtiment.

— Nous verrons bien, répondit cousin Bénédicte qui eût d'ailleurs donné tous les mammifères des mers arctiques ou antarctiques pour un insecte d'espèce rare.

— Gouverne, Bolton, gouverne ! cria de nouveau le capt. Hull, et n'aborde pas l'épave. Passe à une encablure. Si nous ne pouvons faire grand mal à cette coque, elle pourrait nous causer quelque avarie, et je ne me soucie pas d'y heurter les flancs du *Pilgrim*.—Lofe un peu, Bolton, lofe !

Le cap du *Pilgrim*, qui avait été mis sur l'épave, fut modifié par un léger coup de barre.

Le brick goélette se trouvait encore à un mille de la coque chavirée. Les matelots la considéraient avidement. Peut-être renfermait-elle une cargaison de prix qu'il serait possible de transborder sur le *Pilgrim* ? On sait que, dans ces sauvetages, le tiers de la valeur appartient aux sauveteurs, et dans ce cas, si la cargaison n'était pas avariée, les gens de l'équipage, comme on dit, auraient fait "une bonne marée" ! Ce serait une fiche de consolation pour leur pêche incomplète.

Un quart-d'heure plus tard, l'épave se trouvait à moins d'un demi-mille du *Pilgrim*.

C'était bien un navire, qui se présentait par le flanc de tribord. Chaviré jusqu'aux bastingages, il donnait une telle bande, qu'il eût été presque impossible de se tenir sur son pont. De sa mâture, on ne voyait plus rien. Aux portehaubans pendaient seulement quelques bouts de filin brisé, et les chaînes rompues des capes de mouton. Sur la joue de tribord s'ouvrait un large tron entre la membrure et les bordages enfoncés.

— Ce navire a été abordé, s'écria Dick Sand.

— Ce n'est pas douteux, répondit le capitaine Hull, et c'est un miracle qu'il n'ait pas immédiatement coulé.

— S'il y a eu abordage, fit observer Mrs. Weldon, il fut espérer que l'équipage de ce bâtiment aura été recueilli par ceux qui l'ont abordé.

— Il faut l'espérer, Mrs. Weldon, répondit le capt. Hull, à moins que cet équipage n'ait cherché refuge sur ses propres chaloupes, après la collision, au cas où le bâtiment abordeur aurait continué sa route, — ce qui se voit, hélas ! quelquefois !

— Est-il possible ! Ce serait faire preuve d'une bien grande inhumanité, M. Hull.

— Oui, mistress Weldon.... oui !.... et les exemples ne manquent pas ! Quant à l'équipage de ce navire, ce qui me ferait croire qu'il l'a plutôt abandonné, c'est que je n'aperçois plus un seul canot, et, à moins que les gens du bord n'aient été recueillis, je penserais plus volontiers qu'ils ont tenté de gagner la terre ! Mais, à cette distance du continent américain ou des îles de l'Océanie, il est à craindre qu'ils n'aient pu réussir !

— Peut-être, dit Mrs. Weldon, ne connaîtrait-on jamais le secret de cette catastrophe ! Cependant, il serait possible que quelque homme de l'équipage fût encore à bord !

— Ce n'est pas probable, mistress Weldon, répondit le capt. Hull. Notre approche serait déjà reconnue, et on nous ferait quelque signal. Mais nous nous en assurerons.—Lofe un peu, Bolton, lofe ! s'écria le capt. Hull, en indiquant de la main la route à suivre.

Le *Pilgrim* n'était plus qu'à trois encablures de l'épave, et on ne pouvait plus douter que cette coque n'eût été complètement abandonnée de tout son équipage.

Mais, en ce moment, Dick Sand fit un geste qui commandait impérieusement le silence.

— Ecoutez ! écoutez ! dit-il.

Chacun prêta l'oreille.

— J'entends comme un aboiement ! s'écria Dick Sand.

En effet, un aboiement éloigné retentissait à l'intérieur de la coque. Il y avait certainement là un chien vivant, emprisonné peut-être, car il était possible que les panneaux fussent hermétiquement fermés. Mais on ne pouvait le voir, le pont du bâtiment chaviré n'étant pas encore visible.

— N'y eût-il là qu'un chien, M. Hull, dit Mrs. Weldon, nous le sauverons !

— Oui... oui !.... s'écria le petit Jack.... nous le sauverons !.... Je lui donnerai à manger !.... Il nous aimera bien.... Maman, je vais aller lui chercher un morceau de sucre !....

— Reste, mon enfant, répondit Mrs. Weldon en souriant. Je crois que le pauvre animal doit mourir de faim, et qu'il préférera une bonne pâtée à ton morceau de sucre !

— Eh bien, qu'on lui donne ma soupe ! s'écria le petit Jack. Je peux bien m'en passer !

A ce moment, les aboiements se faisaient plus distinctement entendre. Trois cents pieds au plus séparaient les deux navires. Presque aussitôt un chien de grande taille apparut sur les bastingages de tribord et s'y cramponna en aboyant plus désespérément que jamais.

— Howik, dit le capt. Hull en se retournant vers le maître d'équipage du *Pilgrim*, mettez en panne, et qu'on amène le petit canot à la mer.

— Tiens bon, mon chien, tiens bon ! s'écria le petit Jack à l'animal, qui sembla lui répondre par un aboiement à demi étouffé.

La voilure du *Pilgrim* fut rapidement orientée de manière que le navire demeurât à peu près immobile, à moins d'une demi-encablure de l'épave.

Le canot fut amené, et le capt. Hull, Dick Sand, deux matelots s'y embarquèrent aussitôt.

Le chien aboyait toujours. Il essayait de se retenir au bastingage, mais, à chaque instant, il retombait sur le pont. On eût dit que ces aboiements ne s'adressaient plus alors à ceux qui venaient à lui. S'adressaient-ils donc à des matelots ou passagers emprisonnés dans ce navire ?

— Y aurait-il donc à bord quelque naufragé qui ait survécu ? se demanda Mrs. Weldon.

Le canot du *Pilgrim* allait en quelques coups d'avirons atteindre la coque chavirée.

Mais, tout à coup, les allures du chien se modifièrent. A ces premiers aboiements qui invitaient les sauveteurs à venir, succédèrent des aboiements furieux. La plus violente colère excitait le singulier animal.

— Que peut-il donc avoir ce chien ? dit le capt. Hull, pendant que le canot tournait l'arrière du bâtiment, afin d'accoster la partie du pont engagée sous l'eau.

Ce que ne pouvait alors observer le capitaine Hull, ce qui ne put pas même être remarqué à bord du *Pilgrim*, c'est que la fureur du chien se manifesta précieusement au moment où Negrero, quittant sa cuisine, venait de se diriger vers le gaillard d'avant.

LE CHIEN CONNAISSAIT-IL ET RECONNAISSAIT-IL DONC LE MAÎTRE-COQ ? C'était bien invraisemblable.

Quoi qu'il en fut, après avoir regardé le chien sans manifester aucune surprise, Negrero, dont les sourcils s'étaient toutefois froncés un instant, reentra dans le poste de l'équipage.

Cependant, le canot avait tourné l'arrière du bâtiment. Son tableau portait ce nom seul : *Waldeck*.

Waldeck, et pas de designation de port d'attache. Mais aux formes de la coque, à certains détails qu'un marin saisis du premier coup d'œil, le capt. Hull avait bien reconnu que ce bâtiment était de construction américaine. Son nom le confirmait d'ailleurs. Et, mainte-

nant, cette coque, c'était tout ce qui restait d'un grand brick de cinq cents tonneaux.

A l'avant du *Waldeck*, une large ouverture indiquait la place où le choc s'était produit. Par suite du renversement de la coque, cette ouverture se trouvait alors à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau, — ce qui expliquait pourquoi le brick n'avait pas encore sombré.

Sur le pont, que le capt. Hull voyait dans toute son étendue, il n'y avait personne.

Le chien, ayant quitté le bastingage, venait de se laisser glisser jusqu'au panneau central qui était ouvert, et il aboyait tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur.

— Cet animal n'est très certainement pas seul à bord ! fit observer Dick Sand.

— Non, en vérité ! répondit le capt. Hull.

Le canot longea alors le bastingage de bâbord, qui était à demi engagé. Avec une houle un peu forte, le *Waldeck* eût été certainement submergé en quelques instants.

Le pont du brick avait été balayé d'un bout à l'autre. Il ne restait plus que les tronçons du grand mât et du mât de misain, tous deux brisés à deux pieds au-dessus de l'étambrai, et qui avaient dû tomber au choc, entraînant haubans, galhaubans et manœuvres. Cependant, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, aucune épave ne se montrait autour du *Waldeck*, — ce qui semblait indiquer que la catastrophe remontait déjà à plusieurs jours.

— Si quelques malheureux ont survécu à la collision, dit le capt. Hull, il est probable que la faim ou la soif les auront achevés, car l'eau a dû gagner la cambuse. Il ne doit plus y avoir à bord que des cadavres !

— Non, s'écria Dick Sand, non ! Le chien n'aboierait pas ainsi ! Il y a là des êtres vivants !

En ce moment, l'animal, répondant à l'appel du novice, se laissa glisser à la mer ET SAGEA PÉNIBLEMENT VERS LE CANOT, car il semblait être épuisé.

On le recueillit, et il se précipita ardemment, non sur un morceau de pain que Dick Sand lui présenta d'abord, mais vers une baille qui contenait un peu d'eau douce.

— Ce pauvre animal meurt de soif ! s'écria Dick Sand.

Le canot chercha alors une place favorable pour accoster plus aisément le *Waldeck*, et, dans ce but, il s'éloigna de quelques brasses. Le chien dut évidemment croire que ses sauveteurs ne voulaient pas monter à bord, car il saisit Dick Sand par sa jaquette, et ses lamentables aboiements recommencèrent avec une nouvelle force.

On le comprit. Sa pantomime, son langage étaient aussi clairs qu'eût pu l'être le langage d'un homme. Le canot s'avança aussitôt jusqu'au bossoir de bâbord. Là, les deux matelots s'emparèrent solidement, pendant que le capt. Hull et Dick Sand, prenant pied sur le pont en même temps que le chien, se hissaient, non sans peine, jusqu'au panneau qui s'ouvrait entre les tronçons des deux mâts.

Par ce panneau, tous deux s'introduisirent dans la cale.

La cale du *Waldeck*, à demi pleine d'eau, ne renfermait aucune marchandise. Le brick naviguait sur lest, — un lest de sable qui avait glissé à bâbord et qui contribuait à maintenir le navire sur le côté. De ce chef, il n'y avait donc aucun sauvetage à opérer.

— Personne ici ! dit le capt. Hull.

— Personne, répondit le novice, après s'être avancé jusqu'à la partie antérieure de la cale.

Mais le chien, qui était sur le pont, aboyait toujours et semblait appeler plus impérieusement l'attention du capitaine.

— Remontons, dit le capt. Hull au novice.

Tous deux reparurent sur le pont.

Le chien, courut à eux, et chercha à les entraîner vers la dunette.

Ils le suivirent.

Là, dans le carré, cinq corps, — cinq cadavres sans doute, — étaient couchés sur le plancher.

A la lumière du jour qui pénétrait à flots par la clair-voie, le capt. Hull reconnut les corps de cinq noirs.

Dick Sand, allant de l'un à l'autre, crut sentir que les infortunés respiraient encore.

— A bord ! à bord ! s'écria le capt. Hull.

Les deux matelots qui gardaient l'embarcation furent appelés, et aidèrent à transporter les naufragés hors de la dunette.

Ce ne fut pas sans peine ; mais, deux minutes après, les cinq noirs étaient couchés dans le canot, sans qu'aucun d'eux eût seulement conscience de ce que l'on tentait pour le sauver. Quelques gouttes de cordial, puis un peu d'eau fraîche prudemment administrée, pouvaient peut-être le rappeler à la vie.

Le *Pilgrim* se maintenait à due demi-encablure de l'épave, et le canot l'eût bientôt accosté.

Un cartahut fut envoyé de la grande vergue, et chacun des noirs, enlevé séparément, reposa enfin sur le pont du *Pilgrim*.

Le chien les avait accompagnés.

— Les malheureux ! s'écria Mrs. Weldon, en apercevant ces pauvres gens, qui n'étaient plus que des corps inertes.

— Ils vivent, mistress Weldon ! Nous les sauverons ! Oui ! nous les sauverons ! s'écria Dick Sand.

— Que leur est-il donc arrivé ? demanda cousin Bénédicte.

— Attendez qu'ils puissent parler, répondit le capt. Hull, et ils nous raconteront leur histoire. Mais, avant tout, faisons-leur boire un peu d'eau, à laquelle nous mêlerons quelques gouttes de rhum.

Puis, se retournant :

— Negoro ! cria-t-il.

A ce nom, le chien se dressa comme s'il eût

été en arrêt, le poil hérissé, la gueule ouverte.

Cependant, le cuisinier ne paraissait pas.

— Negoro ! répéta le capt. Hull.

Le chien donna de nouveau des signes d'une extrême fureur.

Negoro quitta la cuisine.

A peine se fût-il montré sur le pont, que le chien se précipita sur lui et voulut lui sauter à la gorge.

D'un coup de poker dont il s'était armé, le cuisinier repoussa l'animal, que quelques matelots parvinrent à contenir.

— Est-ce que vous connaissez ce chien ? demanda le capt. Hull au maître-coq.

— Moi ! répondit Negoro. Je ne l'ai jamais vu !

— Voilà qui est singulier ! murmura Dick Sand.

CHAPITRE IV

LES SURVIVANTS DU "WALDECK"

La traite se fait encore sur une grande échelle dans toute l'Afrique équinoxiale. Malgré les croisières anglaises et françaises, des navires, chargés d'esclaves, quittent chaque année les côtes d'Angola ou de Mozambique pour transporter des noirs en divers points du monde, et, il faut le dire, du monde civilisé.

Le capt. Hull ne l'ignorait pas.

Bien que ces parages ne fussent pas fréquentés d'ordinaire par les négriers, il se demandait si les noirs dont il venait d'opérer le sauvetage n'étaient pas les survivants d'une cargaison d'esclaves, que le *Waldeck* allait vendre à quelque colonie du Pacifique. Et tout cas, si cela était, ces noirs redevenaient libres, par le seul fait d'avoir mis le pied à son bord, et il lui tardait de le leur apprendre.

En attendant, LES SOINS LES PLUS EMPRESSÉS AVAIENT ÉTÉ PRONDIÉS AUX NAUFRAGÉS DU *Waldeck*. Mrs. Weldon, aidée de Nan et de Dick Sand, leur avait administré un peu de cette bonne eau fraîche, dont ils devaient être privés depuis plusieurs jours, et cela, avec quelque nourriture, suffit pour les rappeler à la vie.

Le plus vieux de ces noirs, — il pouvait être âgé de soixante ans, — fut bientôt en état de parler, et il put répondre en anglais aux questions qui lui furent adressées.

— Le navire qui vous transportait a été abordé ? demanda tout d'abord le capt. Hull.

— Oui, répondit le vieux noir. Il y a dix jours, notre navire a été abordé pendant une nuit très sombre. Nous dormions....

— Mais les gens du *Waldeck*, que sont-ils devenus ?

— Ils n'étaient déjà plus là, monsieur, lorsque mes compagnons et moi nous sommes montés sur le pont.

— L'équipage a-t-il donc pu sauter à bord du navire qui a rencontré le *Waldeck* ? demanda le capitaine Hull.

— Peut-être, et même il faut l'espérer pour lui !

— Et ce navire, après le choc, n'est pas revenu pour vous recueillir ?

— Non.

— A-t-il donc sombré lui-même ?

— Il n'a pas sombré, répondit le vieux noir en secouant la tête, car nous avons pu le voir fuir dans la nuit.

Ce fut, qui fut attesté par tous les survivants du *Waldeck*, peut paraître incroyable. Il n'est que trop vrai, cependant, que des capitaines, après quelque terrible collision, due à leur imprudence, ont souvent pris la fuite sans s'inquiéter des infortunés qu'ils avaient mis en perdition, sans essayer de leur porter secours !

Que des cochers en fassent autant et laissent à d'autres, sur la voie publique, le soin de réparer le malheur qu'ils ont causé, cela est déjà condamnable. Encore est-il que leurs victimes sont assurées de trouver des secours immédiats. Mais, que d'hommes à l'âme dure s'abandonnent ainsi sur mer, c'est à ne pas croire, c'est une honte !

Cependant, le capt. Hull connaissait plusieurs exemples de pitié humaine, et il dut répéter à Mrs. Weldon que de tels faits, si monstrueux qu'ils fussent, n'étaient malheureusement pas rares.

Puis, reprenant :

— D'où venait le *Waldeck* ? demanda-t-il.

— De Melbourne.

— Vous n'êtes donc pas des esclaves ?....

— Non, monsieur, répondit vivement le vieux noir, qui se redressa de toute sa taille. Nous sommes des sujets de l'Etat de Pensylvanie, et citoyens de la libre Amérique.

— Mes amis, répondit le capt. Hull, croyez que vous n'avez pas compromis votre liberté en passant à bord du brick américain le *Pilgrim* !

En effet, les cinq noirs que transportait le *Waldeck* appartenaient à l'Etat de Pensylvanie. Le plus vieux, vendu en Afrique comme esclave à l'âge de six ans, puis transporté aux Etats-Unis, avait été affranchi depuis bien des années déjà par l'acte d'émancipation. Quant à ses compagnons, beaucoup plus jeunes que lui, fils d'esclaves libérés avant leur naissance, ils étaient nés libres, et aucun blanc n'avait jamais eu sur eux un droit de propriété. Ils ne parlaient même pas ce langage "nègre", qui n'emploie pas l'article et ne connaît que l'infinitif des verbes, — langage qui a disparu peu à peu, depuis la guerre anti-esclavagiste. Ces noirs avaient donc librement quitté les Etats-Unis, et ils y retournaient librement.

Ainsi qu'ils l'apprirent au capt. Hull, ils s'étaient engagés en qualité de travailleurs chez un Anglais, qui possédait une vaste exploitation près de Melbourne, dans l'Australie méridionale. Là, ils avaient passé trois ans, avec grand

profit pour eux, et, leur engagement terminé, ils avaient voulu retourner en Amérique.

Ils s'étaient donc embarqués sur le *Waldeck*, devant leur passage comme des passagers ordinaires. Le 5 décembre, ils quittaient Melbourne, et dix-sept jours après, pendant une nuit très noire, le *Waldeck* avait été abordé par un grand steamer.

Les noirs étaient couchés. Quelques secondes après la collision, qui fut terrible, ils se précipitèrent sur le pont.

Déjà, la mâture du navire était venue en bas, et le *Waldeck* s'était couché sur le flanc, mais il ne devait pas couler, l'eau n'ayant envahi la cale que dans une proportion insuffisante.

Quant au capitaine et à l'équipage du *Waldeck*, tous avaient disparu, soit que les uns eussent été précipités dans la mer, soit que les autres se fussent accrochés aux agrès du navire aborder, qui, après le choc, avait fui pour ne plus revenir.

Les cinq noirs étaient restés seuls à bord, sur une coque à demi chavirée, à douze cents milles de toutes terres.

Le plus vieux de ces nègres se nommait Tom. Son âge, aussi bien que son caractère énergique et son expérience souvent mises à l'épreuve pendant une longue vie de travail, en faisaient le chef naturel des compagnons qui s'étaient engagés avec lui.

Les autres noirs étaient des jeunes gens de vingt-cinq à trente ans, qui avaient noms Bat, fils du vieux Tom, Austin, Actéon et Hercule, tous quatre bien constitués, vigoureux, et qui auraient valu cher sur les marchés de l'Afrique centrale. Bien qu'ils eussent terriblement souffert, on pouvait aisément reconnaître en eux de magnifiques échantillons de cette forte race, auxquels une éducation libérale, puisée aux nombreuses écoles du Nord-Amérique, avait déjà imprimé son cachet.

Tom et ses compagnons s'étaient donc trouvés seuls sur le *Waldeck*, après la collision, n'ayant aucun moyen de relever cette coque inerte, sans même pouvoir la quitter, puisque les deux embarcations du bord avaient été fracassées dans l'abordage. Ils en étaient réduits à attendre le passage d'un navire, tandis que l'épave dérivait peu à peu sous l'action des courants. Cette action expliquait pourquoi on l'avait rencontrée si en dehors de sa route, car le *Waldeck*, parti de Melbourne, aurait dû se trouver beaucoup plus bas en latitude.

Pendant les dix jours qui s'écoulaient entre la collision et le moment où le *Pilgrim* arriva en vue du bâtiment naufragé, les cinq noirs s'étaient nourris des quelques aliments qu'ils avaient trouvés dans l'office du carré. Mais, n'ayant pu pénétrer dans la cambuse, que l'eau noyait entièrement, ils n'avaient eu aucun spiritueux pour étancher leur soif, et ils avaient cruellement souffert, les pièces à eau, amarrées sur le pont, ayant été défoncées, par le choc. Depuis la veille, Tom et ses compagnons, torturés par la soif, avaient perdu connaissance, et il était temps que le *Pilgrim* arrivât.

Tel fut le récit que Tom fit en peu de mots au capitaine Hull. Il n'y avait pas lieu de mettre en doute la véracité du vieux noir. Ses compagnons confirmèrent tout ce qu'il avait dit, et, d'ailleurs, les faits plaident pour ces pauvres gens.

Un autre être vivant, sauvé sur l'épave, aurait sans doute parlé avec la même franchise, s'il eût été doué de la parole.

C'était ce chien, que la vue de Negro semblait affecter d'une si désagréable façon. Il y avait là quelque antipathie véritablement inexplicable.

Dingo, tel était le nom de ce chien, appartenait à cette race de mâtins qui est particulière à la Nouvelle-Hollande. Ce n'était pas en Australie, cependant, que l'avait trouvé le capitaine du *Waldeck*. Deux ans auparavant, Dingo, errant, à demi mort de faim, avait été rencontré sur le littoral ouest de la côte d'Afrique, aux environs de l'embouchure du Congo. Le capitaine du *Waldeck* avait recueilli ce bel animal, qui, resté peu sociable, semblait toujours regretter quelque ancien maître dont il aurait été violemment séparé et qu'il eût été impossible de retrouver dans cette contrée déserte. — S. V., — ces deux lettres, gravées sur son collier, c'était tout ce qui rattachait cet animal à un passé dont on eût vainement cherché le mystère.

Dingo, bête magnifique et robuste, plus grand que les chiens des Pyrénées, était donc un spécimen supérieur de cette variété de mâtins de la Nouvelle-Hollande. Lorsqu'il se redressait, rejetant sa tête en arrière, il agaçait la taille d'un homme. Son agilité, sa force musculaire avaient dû en faire un de ces animaux qui attaquent sans hésiter jaguars ou panthères, et ne craignent pas de faire face à un ours. De pelage épais, sa longue queue bien fournie et raide comme une queue de lion, était fauve foncé dans sa couleur générale. Dingo n'était nuancé qu'au museau de quelques reflets blanchâtres. Cet animal, sous l'influence de la colère, pouvait devenir redoutable, et on comprendra que Negro ne fût pas satisfait de l'accueil que lui avait fait ce vigoureux échantillon de la race canine.

Cependant, Dingo, s'il n'était pas sociable, n'était pas méchant. Il semblait plutôt être triste. Une observation qui avait été faite par le vieux Tom à bord du *Waldeck*, c'est que ce chien ne semblait pas affectionner les noirs. Il ne cherchait point à leur faire du mal, mais certainement il les fuyait. Peut-être sur cette côte africaine où il errait, avait-il subi quelques mauvais traitements de la part de indigènes. Aussi, bien que Tom et ses compagnons fussent de braves gens, Dingo ne s'était-il jamais porté vers eux. Pendant les dix jours que les naufrages

avaient passés sur le *Waldeck*, il s'était tenu à l'écart, se nourrissant on ne sait comment, mais ayant, lui aussi, cruellement souffert de la soif.

Tels étaient donc les survivants de cette épave, que le premier coup de mer allait submerger. Elle n'eût sans doute entraîné que des cadavres dans les profondeurs de l'Océan, si l'arrivée inespérée du *Pilgrim*, retardé lui-même par les calmes et les vents contraires, n'eût permis au capitaine Hull de faire œuvre d'humanité.

Cette œuvre, il n'y avait plus qu'à la compléter en repatriant les naufragés du *Waldeck*, qui, dans ce naufrage, avaient perdu leurs économies de trois années de travail. C'est ce qui allait être fait. Le *Pilgrim*, après avoir opéré son déchargement à Valparaiso, devait remonter la côte américaine jusqu'à la hauteur du littoral californien. Là, Tom et ses compagnons seraient bien accueillis par James-W. Weldon, et pourvus de tout ce qui leur serait nécessaire pour regagner l'Etat de Pensylvanie.

Ces braves gens, rassurés sur l'avenir, n'eurent donc qu'à remercier Mrs. Weldon et le capitaine Hull. Certainement, ils leurs devaient beaucoup, et, quoiqu'ils ne fussent que de pauvres nègres, peut-être ne désespéraient-ils pas de payer un jour cette dette de reconnaissance.

(La suite au prochain numéro.)

UNE LETTRE DE DUPUYTREN

"Madame, le fer étant le remède de la chlorose, il faut mettre votre demoiselle au fer pour deux mois, trois mois, six mois, un an, deux ans, s'il y a lieu. La meilleure des préparations de fer est le métal en limaille; mais il s'y trouve presque toujours du cuivre mêlé qui en fait un médicament dangereux; on y substitue des sels de fer, tels que boules de mars, safran de mars, couperose verte, alciops martial, eaux rouillées, eaux de clous, etc. Tout cela est bien inférieur au fer pur.

"... C'est un traitement de patience qui demande à être observé même au-delà de la maladie, car la chlorose est facile à guérir, mais elle récidive tout aussi facilement. Ne vous relâchez pas, même quand vous verrez votre fille fraîche, vermeille et même pléthérique; accordez-lui une trêve de quinze jours, puis recommencez avec de petites doses que vous forcerez rapidement.

"J'ai vu le fer réussir complètement dans les trois quarts, je devrais dire la totalité des malades atteintes de chlorose; je suis resté convaincu que la chlorose ne résiste pas au fer quand elle existe sans complication.

"Signé: DUPUYTREN."

Quand le grand chirurgien de l'Hôtel-Dieu vivait, la pharmacie était pauvre en préparations martiales; elle manquait totalement de médicaments ferrugineux solubles; le fer pur, c'est-à-dire complètement privé d'acide, était encore un mythe. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, depuis que le chimiste Raoul Bravais a doté la thérapeutique du fer dialysé qui porte son nom. Facile à prendre dans un peu d'eau ou de vin, avant chaque repas, sans odeur ni saveur, ne pouvant noircir les dents, ne fatiguant pas l'estomac comme la plupart des ferrugineux, le Fer Bravais aurait sans contre lit toutes les sympathies de Dupuytren, comme il a celles du corps médical tout entier.

Donc, mesdames, prenez des gouttes concentrées de Fer Bravais, et vous verrez disparaître la chlorose et le cortège interminable d'accidents qu'elle entraîne, non pas comme le disait Dupuytren en un an, deux ans, mais en quelques mois au plus. Si votre santé y gagne, votre physique n'y perdra pas, car, sous l'influence du Fer Bravais, le sang redevient pur et abondant, le teint retrouve sa fraîcheur, les joues leurs couleurs rosées. Bref, après quelques flacons de Fer Bravais, la santé générale est complètement rétablie.

On peut, d'ailleurs, s'élever plus amplement en parcourant l'intéressant brochure sur l'*Anémie et son traitement*, en voyée gratis à toute personne qui en fera la demande au dépôt général du Fer Bravais, 13, rue Lafayette, à Paris, ou à MM. Lavolette et Nelson, No. 209, rue Notre-Dame, Montréal.

Vie dans les manufactures. — Les personnes qui travaillent dans les manufactures de viennent ordinairement pâles, perdent l'appétit, sont languissantes, éprouvent des sensations pénibles, ont le sang pauvre, digèrent mal, ont les rognons et le système urinaire en désordre, et tous les médecins et les médicaments du monde ne peuvent leur faire du bien, à moins qu'elles abandonnent ces manufactures ou qu'elles fassent usage des Amers de Houblon, composé des plus purs et des meilleurs remèdes qui leur rendront la santé et leurs couleurs. Personne ne souffrira, s'ils en usent largement. Ils ne coûtent qu'une bagatelle. Voir une autre colonne.

FAITS DIVERS

— Soixante travailleurs ont été enlevés dans un éboulement de neige près de Chalk Creek, dans le Colorado. Il y en a eu deux tués, dix-neuf grièvement blessés et onze légèrement.

COMMENT TOMBER MALADE. — Exposez-vous jour et nuit; mangez trop et ne prenez pas d'exercice; travaillez trop fort et ne prenez pas de repos; médicamentez-vous sans relâche; prenez de toutes les vilaines drogues qu'on annonce. — La recette est infallible!!!

— La semaine dernière, Hiram Holbrook, agent de la compagnie "American Express," à Dubuque, Iowa, a tiré de son lit un coup de pistolet dans la tête de sa petite fille, âgée de deux ans, qui dormait dans son berceau à côté de lui, puis s'est brûlé la cervelle. L'explication donnée de ces deux actes contre nature, est que leur auteur avait une santé déplorable.

UNE STATISTIQUE CURIEUSE. — Un membre de la société de statistique de Paris, M. Delient, vient de faire sur quatre jeunes personnes du même âge, une expérience qui lui a permis d'arriver au résultat suivant:

Une blonde possède en moyenne 140,432 cheveux.

Une brune n'en a que 109,423.

Une noire en compte 102,097.

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer — ou de la patience du calculateur — ou de celle de la fille qui se prêtait à calcul.

MANGÉ PAR LES TRICHINES. — Franz Axler, boucher au No. 160, Greenwich street, est mort de la trichinose dans l'hôpital de Bellevue. On suppose qu'il avait contracté cette odieuse maladie en mangeant du porc cru ou insuffisamment cuit.

L'autopsie a été faite en présence de beaucoup de médecins et de chirurgiens. Le corps fourmillait littéralement de trichine.

L'examen microscopique a révélé que tous les muscles, sans exception, avaient été attaqués et partiellement dévorés par ces horribles parasites.

L'ENFANT PÉTRIFIÉ. — Nous avons eu occasion de parler du phénomène peut-être sans précédent, dont était victime depuis assez longtemps un enfant nommé Knisely, de New-Philadelphia, Ohio, dont le corps se pétrifiait graduellement. Rien n'ayant pu arrêter les progrès de la pétrification, le jeune Knisely vient de mourir. De son vivant, ses parents ont repoussé toutes les offres qui leur étaient adressées pour permettre de l'exhiber. Il était à peine mort que ces offres ont été renouvelées en tel nombre et avec tant d'insistance, que la famille, redoutant un enlèvement, a fait déposer le corps, devenu pierre, dans un caveau très solide qui est gardé nuit et jour par des surveillants.

LE CRUCIFIX OUTRAGÉ. — Nous extrayons ce qui suit d'une lettre d'un correspondant à Rome de l'*Abeille*. Le correspondant rend compte d'une visite qu'il a faite, avec ses compagnons d'études du collège de la Propagande, à l'église de Gennazano:

"Il y a dans cette église un crucifix outragé. C'est une fresque qui est vénérée avec beaucoup de dévotion, à cause du miracle qui s'est opéré à son sujet.

"Les armées pontificales campaient dans ce village, lorsqu'un soldat, ivre et furieux à la suite de pertes considérables au jeu, entre en blasphémant dans l'église, se dirige vers le crucifix, brandissant son épée et le frappe de trois coups, l'un à la tête, l'autre à la poitrine et l'autre aux jambes. Mais alors, ô merveille! le sang s'échappe de ces trois blessures, comme si ce misérable eût frappé le corps même de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le Calvaire.

"A ce spectacle, le sacrilège laisse tomber son épée et s'enfuit. Mais ses compagnons, témoins du crime, le poursuivent et, dans leur indignation, le mettent à mort sur le champ.

"On nous a montré l'épée, qui est recourbée en trois, en mémoire des trois coups portés contre la sainte image; on a eu beau chercher à la redresser, elle a toujours repris la même courbure contrairement à toutes les lois de la physique. Quand à la sainte image elle-même, elle porte les traces de l'action sacrilège, et on voit encore les taches du sang qui s'est échappé des blessures."

UN MARIAGE FORCÉ. — Mme Manning, de New-York, a une assez jolie fille qu'elle voulait absolument marier. Indignée contre les jeunes gens qui ne savaient pas apprécier sa chère enfant, elle jura que si elle pouvait en attraper un, il n'échapperait pas.

Un jeune Bennett fut victime de cet amour maternel poussé trop loin. Ayant eu l'imprudence de paraître courtoiser Mlle Manning, un soir qu'il était à converser avec elle dans la maison de sa mère, celle-ci aidée de son fils, barra les portes tout-à-coup. Alors ou l'avertit qu'il devait consentir immédiatement à mourir ou à se marier. Le pauvre garçon, effrayé, crut que le mariage était moins à craindre que la mort, et il consentit. Un ministre était tout prêt qu'il attendait. On l'introduisit dans l'appartement et il fit rapidement des cérémonies du mariage. Le lendemain, Bennett prenait des procédures pour faire annuler le mariage.

Si les affaires ne deviennent pas meilleures, beaucoup de mères de famille seront obligées d'avoir recours à ces moyens extrêmes dans notre pays pour marier leurs filles. Mais c'est peut-être dangereux.

NAUFRAGE MYSTÉRIEUX. — On mande de St-Jean (Terre-Neuve), à la date du 8 décembre: "Un télégramme de St George's Bay annonce le naufrage d'un grand le barque au cap Anguille, sur la côte occidentale de Terre-Neuve. La barque était partie de Miramichi pour Liverpool le 23 du mois dernier avec un chargement de bois de sapin.

Tout le monde à bord a péri, à l'exception du second dont le nom est George Kadger. Il a beaucoup souffert du froid et est blessé à la tête. Il refuse de donner aucune information sur la perte de son navire à moins qu'on ne lui compte d'abord une sorte somme. On ne connaît encore ni le nom du bâtiment ni celui du capitaine.

Les autorités de Terre-Neuve ont pris l'affaire en mains et l'on espère qu'elle sera tirée au clair dans quelques jours. Le steamer *Curlew* transportera Kadger à Saint-Jean."

CHOSSES ET AUTRES

— Le 17 décembre 1792 vit l'ouverture du 1er Parlement du Bas-Canada.

— Le 17 décembre 1842 arrivèrent au Canada les Sœurs du Sacré-Cœur, venant de France.

— Le 18 décembre eut l'anniversaire de l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis en 1867.

— Sa Sainteté Léon XIII vient de lancer une encyclique exhortant les évêques à inciter leurs fidèles à travailler et à contribuer par leurs prières et par les moyens en leur pouvoir, aux missions apostoliques.

— M. Victor Geoffron, marchand de Fall River (Mass.), a été élu échevin de cette ville par une forte majorité. Nos félicitations à M. Geoffron. Ce monsieur est frère de l'hon. M. F. Geoffron et de M. A. Geoffron, avocat de Montréal.

— Les troupes chiliennes s'avancent vers Lima, capitale du Pérou; elles ont pris terre à Arica. Les péruviens sont décidés de faire une résistance extrême; ils défendent pied par pied l'approche de la ville.

— Un grand nombre de religieux expulsés de France sont arrivés à Montréal, et on en attend d'autres dans quelques jours. Ils sont logés dans les différentes communautés de la ville en attendant que leur installation soit préparée sur un terrain de 800 acres que les Sulpiciens mettent à leur disposition, à Oka. Ils se livreront à l'agriculture.

— D'après le correspondant parisien du *Standard*, Louise Michel a déclaré que Rochefort était un traître qui devait être expulsé du cercle du communisme.

— Lorsqu'un Chinois se présente pour l'enrôlement dans l'armée régulière, on lui arrache une dent, afin de voir s'il est brave.

— Le pont de glace est très solide en face des Trois-Rivières; nombre de voitures l'ont traversé le 11 courant.

— On voit le progrès que fait l'agriculture parmi les Indiens des Etats-Unis par l'étendue de terre qu'ils ont cultivée l'année dernière, et qui se chiffre par 422,738 acres.

— Le baron Charles de Rothschild, de Francfort, a acheté dernièrement une coupe en vermeil, œuvre merveilleuse de Jamnitzer, au prix de 750,000 frs. C'est la plus grosse acquisition moderne que nous connaissons.

— Un aubergiste de Québec, qui a suivi assiduellement les exercices de la retraite, a fermé son auberge, annonce le *Nouveliste*, et a résolu de chercher un autre négoce pour pourvoir à sa subsistance.

— La nomination pour l'élection d'un député au parlement local dans le comté de Berthier, aura lieu le 24 courant, et la votation le 31. M. Robillard sera de nouveau le candidat conservateur.

— MM. J.-B. Rolland et fils, libraires à Montréal, ont eu l'heureuse idée de publier, à l'occasion du renouvellement de l'année, une nouvelle édition des "Souvenirs de Bonne Année," par Saint François de Sales.

— Le secrétaire du Trésor des Etats-Unis a ordonné la restitution des droits de douane indûment perçus sur les costumes de théâtre de Sarah Bernhardt. La grande actrice a donc été remboursée des \$1,560 qu'on avait exigés d'elle, pour ses costumes, à la douane de New-York.

— Le gouvernement français a décidé de proposer à la Chambre des députés de vendre les joyaux de la couronne qui ne possèdent aucune valeur historique. On estime que la vente produirait la somme de 5,000,000 de francs, qui seraient consacrés à l'extension et à l'embellissement des musées nationaux.

— M. Ward, député républicain de la Pensylvanie, demande au Congrès américain qu'il soit alloué un crédit de \$100,000 pour élever une statue à Lafayette, sur le champ de bataille de Brandywine, où le général français a été blessé.



RETOUR DE LA MESSE DE MINUIT AU MANITOBA

-Il y a eu dimanche vingt-et-un ans—19 décembre 1859—que le Pont Victoria est ouvert.

-M. l'abbé Tanguay s'occupe de l'achèvement de son "Dictionnaire généalogique," et il espère pouvoir le compléter et le publier d'ici à deux ans.

-MM. Senecal, Fréchet et Cie., marchands d'ornements d'Eglise, viennent d'acheter l'importante et ancienne maison Coutu et Cie.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Nous prions ceux de nos lecteurs qui enverront des solutions, ou toutes autres communications concernant ce département, d'adresser leurs lettres comme suit: "Jeux d'esprit," bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

- REPONSES JUSTES.—Alph. Letellier, Québec: No. 22. Mlle Adèle Marquis, L'Islet: Nos. 17, 20. Mlle Alice Letellier, Québec: No. 24. Mlle A. P., Saint-Hugues: No. 17. Mlle J. Deault, Saint-Timothée: Nos. 17, 18, 19, 20, 21, 22. Théodore Cardinal, Montréal: Nos. 17, 20, 21. Mlle Emma Cinq-Mars, Montréal: No. 15, 20, 22. T. A. C., Québec: No. 14. Mlle Clotilde P., Belœil: Nos. 11, 12, 15, 17, 18, 20, 21. Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal: Nos. 11, 12, 17, 20. Mlle M. A. E. Bernier, Québec: Nos. 17, 18, 20, 21. Mlle Emilie Létourneau, Saint-Joseph de la Beauce: Nos. 11, 15, 17, 20. Mlle Arpalice Cécyle, Chateauguay: Nos. 17, 20, 22. C. Florence, Montréal: Nos. 17, 18, 19, 20, 21, 22. Elzéar St. Onge, Putnam, Conn.: Nos. 17, 21. V. P., Isle Dupas: Nos. 17, 18, 20, 21, 22. L. A. Létourneau, St-Joseph de la Beauce: Nos. 11, 12, 16, 17, 18, 21, 22. A. J. O. Beaure, Montréal: Nos. 11, 15. A. Masard, Montargis: Nos. 17, 18, 20. A. B., Ste-Elizabeth (Joliette): Nos. 17, 21, 22. F. E. Moore, St-Joseph de la Beauce: Nos. 17, 20. Québec: Nos. 11, 12, 13.

No. 29.—CHARADES

Mon premier aime l'ordre; il est chef d'une troupe, Qui forme de vingt-quatre un bien utile groupe; Il vous désignera l'endroit où vous allez, Sans vous parler jamais du lieu d'où vous venez. Timide, mon second ne paraît qu'en musique, Chantant à demi-voix, il n'a rien de tragique: Mon tout, si vous l'avez, fera votre bonheur, Seulement, il demande en retour votre cœur.

Par V. P., Isle Dupas. No. 30

Mon premier est aimé du joueur, Mon second un oiseau grimpeur; Et si vous n'êtes pas en veine, J'ajouterai, sans trop de peine, C'est un outil de fer courbé, Ou encore un mont élevé. Enfin, mon tout est dangereux, Prenez garde, il est venimeux.

Par V. P., Isle Dupas.

No. 31.—LOGOGRAPHE

Je suis avec mon cœur Une pauvre monture; Otez-le moi lecteur, J'embellis à l'écarter.

Par Mlle L. JUTRAS, Plessisville.

No. 32.—ANAGRAMME

Lecteurs, à votre fantaisie Avec cinq pieds, faites de moi Le nom d'un pays de l'Asie Ou d'un apôtre de la foi.

ÉNIGMES—CHARADES

No. 33.—L'on mange mon premier; mon second orne les salons, et mon tout est une marinade excellente.

No. 34.—Mon premier est dans tous les morceaux de chants; mon second est une classe d'ouvrier, et mon tout est un nom d'homme.

No. 35.—Mon premier se couvre d'un manteau de glace; mon d-uxième se trouve dans la gamme; mon troisième est un lieu où je désire mourir un jour; mon tout est un nom de femme.

SOLUTIONS

No. 17. Canne, Anne, Cane, Ane; No. 18. Char-Rue; No. 19. Chicane et chien; No. 20. Lettre A; No. 21. Parce qu'ils se tiennent par la Manche; No. 22. Soufflet.

Guérison de la Consommation

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la recette d'un simple remède végétale pour la guérison infallible et permanente de la Consommation, Bronchites, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante.

W. W. SHEPHERD, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute.

TOUX.—Les Brown Bronchial Troches sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité.

La Gorge.—LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte.

Un RHUME, une TOUX, un CATARRHE UN MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement.

Les Amers de Houblon.—La compagnie qui fabrique les AMERS DE HOUBLON, à Toronto (Ontario), est la seule qui soit autorisée au Canada à vendre cette préparation. Elle en a acquis le droit exclusif, qui lui est garanti par les lois de la Puissance et par deux marques de commerce dûment enregistrées.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arriérés qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima acie d'intention de fraude.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL. 23 décembre 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue St-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPER, 695, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 251.—MM. H. Lafrenière, T. Gagnier, M. Toupin et P. Giroux, Montréal; L. O. P. Sherbrooke; M. Lalandry, New-York; Un amateur, Ottawa.

NOUVELLES

—Le capitaine Mackenzie est actuellement à Philadelphie, E.-U., où il soutient sa réputation d'habile joueur.

—Vers la fin du mois courant, un tournoi d'échecs aura lieu au "Montréal Chess Club," douze des principaux joueurs y prendront part; ils se formeront en deux groupes de six, sous les ordres de deux chefs.

—Un amateur d'échecs et un excellent joueur qui a passé l'hiver d'arrière à la Nouvelle-Orléans, et membre du Cercle d'Echecs de la Nouvelle-Orléans, annonce que Paul Morphy fait encore quelques parties d'échecs, et qu'il fait l'avantage du cavalier aux plus forts joueurs de cette ville. Il ajoute de plus que Paul Morphy n'a jamais été atteint de folie.

—Le 12 courant, M. J. H. Blackburne a joué simultanément 21 parties à "l'Athénœm Chess Club," Manchester, Angleterre, avec le résultat suivant: dix huit parties gagnées, une défaite et trois remises. Le lendemain, ce monsieur a joué simultanément huit parties à l'aveugle, a gagné quatre, perdu une; les autres parties furent des remises.

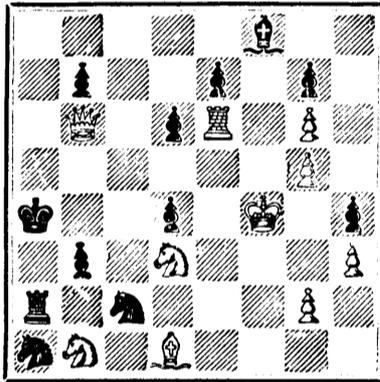
COMPOSITION DE PROBLÈMES.

COUP D'ATTENTE.—Dans certains problèmes qui rentrent dans la catégorie des problèmes d'attente, il se peut que l'auteur ait cherché par la disposition ingénieuse des pièces, à cacher la nature du problème; et, d'un autre côté, il peut arriver que l'auteur ait voulu donner les allures du problème d'attente, à une composition d'un genre tout à fait différent.

PROBLÈME No. 251.

Composé par M. S. LOYD, New-Jersey.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

Solution du problème No. 251.

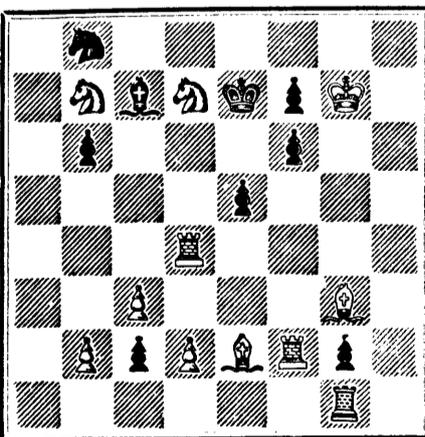
Blancs. 1 D 5e F D. 2 F pr F, éch. déc. 3 D 5e D, mat. Noirs. 1 F pr C. 2 R pr F.

PROBLÈME No. 255.

LETTRER "Z."

Composé par M. H. D. MORWOOD, Détroit (E.-U.)

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 4 coups.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

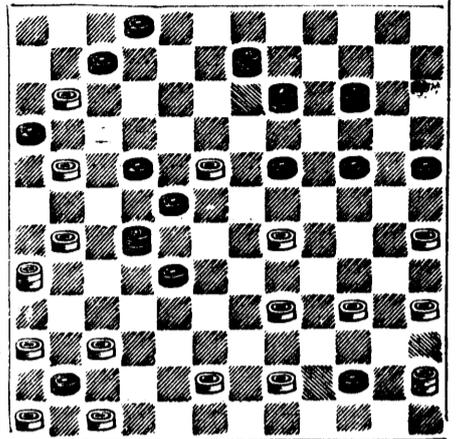
Solutions justes du problème 243

Montréal: MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J.-O. Pément, H.-R. Denis A. Rochon, et Elie Jacques. Québec: MM. N. Langlois J. Lemieux.

PROBLÈME No. 245

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield Mass.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent

Solutions justes du problème 243

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Lists numbers 67, 61, 70, 67, 62, 56, 39, 61, 69, 62, 31, 44, 58, 69, 50, 66, 62, 56, 40, 53, 69, 63, 61, 50, 68, 61, 67, 56, 52, 47, 53, 40, 59, 53, 48, 57, 51, 1, 40, 51.

1 48 et gagnent.

Dans notre dernier problème, le pion blanc doit être sur le case 71 au lieu 70.

Prix du Marché de Détail à Montréal

Table of market prices for various goods in Montreal, dated 18 December 1880. Includes categories like FARINE, GRAINS, LAITIÈRE, VOLAILLES, LÉGUMES, GIBIERS, VIANDES, and DIVERS.

ASSISTEZ

A la Grande Vente

DE

I. A. BEUVAIS

Avant son prochain

DEMENAGEMENT

- 315 PARDESSUS vendus dans une semaine à..... \$3.75.
- 217 PARDESSUS vendus dans une semaine à..... \$4.35.
- 182 ULSTERS vendus dans une semaine à..... \$4.65.
- 161 ULSTERS vendus dans une semaine à..... \$5.35.
- 181 PARDESSUS D'ENFANTS vendus dans une semaine à \$2.65.
- 160 PARDESSUS D'ENFANTS vendus dans une semaine à \$3.25.
- 171 HABILLEMENTS D'ENFANTS vendus dans une semaine à \$1.75.
- 151 HABILLEMENTS D'ENFANTS vendus dans une semaine à..... \$2.25.

Remarquez bien que toutes les Marchandises ci-haut mentionnées sont **réduites de moitié prix**, Si nous continuons à vendre comme nous avons vendus depuis une semaine, dans trois semaines il ne nous restera peu de chose. Hâtez-vous donc de venir nous voir avant que l'assortiment soit disparu.

I. A. BEUVAIS,

190 RUE ST-JOSEPH, 190.

MONTREAL

PHOTOGRAPHIQUES DE PARK

ÉTABLIS EN 1868

195, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

Nous appelons l'attention publique sur nos cartes ou tableaux photographiques, l'une des dernières nouveautés artistiques. Nous avons aussi un nouveau procédé de faire de grandes photographies qui réussit très bien. Nos portraits appelés **REMBRANDT** ou **SHADOW PORTRAITS** ne peuvent pas être surpassés, et nos portraits **SOLOMON** sont splendides encastrés. Les négatives sont conserées. Nous avons un nombre considérable de négatives venant de l'atelier anglais. Impressions solaires pour le commerce. Copies faites agrandissant ou diminuant l'original, à l'huile, à l'eau ou à l'encre.

Nous sollicitons respectueusement votre patronage.

ASSURANCE FINANCIERE

De Paris (France)

Toutes vos dépenses seront remboursées si vous exigez de vos fournisseurs des **Bons d'Escompte de l'Assurance Financière**.

Il ne vous coûte rien que la peine de les demander. Quand vous en avez pour \$20 entre les mains, il vous suffit de les envoyer soit à Montréal à la succursale, soit à l'agent du district, qui vous donne en échange une Police de \$30, numérotée, à votre nom, garantie par des **titres de rentes du Gouvernement Français**. Cette Police court la chance d'être remboursée de son plein montant à chaque tirage; ces tirages ont lieu tous les mois à Paris.

Ces **Bons d'Escompte** sont vendus aux marchands à raison de 5 p. c. de leur valeur nominale, c'est-à-dire que pour \$25 versés par le marchand à l'Assurance Financière, il reçoit \$400 de **Bons**, qu'il donne **gratis** à ses clients achetant au comptant. De plus, on remet au **Marchand** une police, lui assurant également le remboursement de ses \$20. Ce n'est qu'une avance qu'il fait.

Cette avance, par un mode de capitalisation et de mutualité particulier à l'Assurance Financière, explique tous les avantages que cette institution offre aux consommateurs et aux marchands.

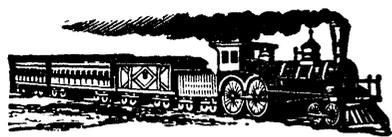
Des manuels, programmes, sont adressés franco à tous ceux qui en font la demande aux bureaux de l'Assurance Financière, 17, rue St-Jacques, Montréal.

Pour toutes informations nécessaires, s'adresser aussi à

Forrest, Patenaude & Cie.,
AGENTS GÉNÉRAUX.
17, rue St-Jacques, Montréal.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans **L'OPINION PUBLIQUE**, à nos plus bas prix, à ses bureaux, au **ASTOR HOUSE, NEW-YORK.**

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom. 10 cts. — Cie. de Cartes **NASSAU, N. Y.**



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE

LUNDI, 13 DEC. 1880,

Les trains partiront comme suit:

	MIXTE.	MALLE.	EXPRESS
Départ de Hochelaga pour Ottawa.....	1.30 am	8.30 am	5.15 pm
Arrivée à Ottawa.....	11.30 "	1.10 pm	9.55 pm
Départ de Ottawa pour Hochelaga.....	12.10 "	8.10 am	4.55 pm
Arrivée à Hochelaga.....	10.30 "	12.50 pm	9.35 pm
Départ de Hochelaga pour Québec.....	6.00 pm	3.00 pm	10.00 pm
Arrivée à Québec.....	8.00 am	9.55 pm	6.30 am
Départ de Québec pour Hochelaga.....	5.30 pm	10.10 am	10.00 pm
Arrivée à Hochelaga.....	8.00 am	5.10 pm	6.30 am
Départ de Hochelaga pour St. Jérôme.....	5.30 pm		
Arrivée à St. Jérôme.....	7.15 "		
Départ de St. Jérôme pour Hochelaga.....	6.45 am		
Arrivée à Hochelaga.....	9.00 "		
Départ de Hochelaga pour Joliette.....	4.45 pm		
Arrivée à Joliette.....	7.10 pm		
Départ de Joliette pour Hochelaga.....	6.90 am		
Arrivée à Hochelaga.....	8.20 am		

(Trains locaux entre Aymer.)
Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

Bureaux Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS :

12 PLACE D'ARMES, } MONTREAL.
2-2 RUE ST-JACQUES, }

VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUEBEC.
L. A. SÉNÉCAL,
Surintendant-Général.

PROVERBES

Les Amers de Houblon guérissent facilement les estomacs acides, la mauvaise haleine, le mal de tête et la dyspepsie.

Étudiez les quantités du houblon, faites en usage et vous trouverez le bonheur et la santé.

Les maladies de rognons et des voies urinaires sont universelles, les Amers de Houblon sont le seul remède sûr et efficace de ces maladies.

Les Amers de Houblon n'épuisent et ne détruisent pas la constitution, mais la restorent et la renouvellent.

Les Amers de Houblon font disparaître la fièvre, la bile, la jaunisse et l'abattement.

Les Amers de Houblon détruisent les mauvaises humeurs, les boutons, toutes les maladies de la peau et les éruptions produites par le mauvais sang.

L'inactivité des rognons et les affections des voies urinaires produisent une foule de maladies qui sont guéries par les Amers de Houblon.

Il y a plus de santé, de gaieté et de joie dans les Amers de Houblon que dans tous les autres remèdes.

En vente chez tous les pharmaciens

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin.

Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa.

500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00
même par la poste.....\$1.20

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,
5 et 7, Rue Beury, Montréal

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,
5 et 7, Rue Beury, Montréal.

LE NOUVEAU SACHET DU Dr HOLMAN

pour les affections de poitrine ou de poumons et qui guérit et prévient tous les maux de gorge et de poitrine, est actuellement exposé au bureau de la compagnie

Le Sachet Pectoral de Holman est le remède le plus efficace et le plus salubre sans l'aide d'aucune autre préparation pour guérir la Consommation, les Raumes, la Toux, les douleurs de poitrine, l'asthme, les attaques asthmiques, les inflammations, congestions, la grippe, les douleurs dans les poumons, etc., etc. **Prix : \$3.50.**

LE NOUVEAU SACHET DU Dr HOLMAN

pour les affections néphrétiques ou des rognons, guérit les maladies suivantes : la maladie des rognons, la diabète, la gravelle, l'inflammation de la vessie et des rognons, les douleurs dans le passage urinaire, l'hydroisie, (qui n'est pas une maladie mais un symptôme) catharre de la vessie, débilité résultant des perturbations des voies urinaires ou maladies de la vessie **Prix \$2.50**

Les nouveaux sachets ci-dessus viennent d'être reçus et le public est cordialement invité à aller les examiner. Ils sont par eux-mêmes une merveille, et méritent d'être vus.

Emplâtre pour le corps, 25 cts.; pour les pieds, 25 cts. Demandez-les à votre pharmacien et n'en demandez pas d'autres. Ce sont les emplâtres les plus efficaces qui existent.

Compagnie de Sachets de Holman

301, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL

71, KING STREET WEST, Toronto

PATINS! PATINS!

CORNICHES ET ROULEAUX DE RIDEAUX,
BANCS D'ESCALIER, VAISSEAUX
DE CUISINE FAIENCES CIEZ

L. J. A. SURVEYER,

524, RUE CRAIG.

FER BRAVAIS

Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSE BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins.

Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc.

Le Fer Bravais fer liquide en gouttes concentrées, est le seul exempt de tout acide; il n'a ni odeur, ni saveur et ne produit ni constipation, ni diarrhée, ni échauffement, ni fatigue de l'estomac; de plus c'est le seul qui ne noircisse jamais les dents.

C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure un mois.

Dépôt Général à Paris, 13, r. Lafayette (près l'Opéra) et toutes Pharmacies.

Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre.

Envoi gratis sur demande affranchie d'une intéressante brochure sur l'Anémie et son traitement.

A Montréal : MM LAVIOLETTE & NELSON.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMEE



NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique.—\$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture.—COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc.—PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver.—VACANCES: en janvier et février.

CONDITIONS D'ADMISSION: — Application par écrit au Directeur de l'École, être âgé d'au moins 15 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et chiffrer.

Cette école est la plus avantageuse sous tous rapports pour les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture.

Jos. GAUDET, Ptre, Directeur.
J. J. MARSAN, 6cr, M. C. A., Professeur et gérant.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix : 25 Centims. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,
5 et 7, Rue Beury, Montréal.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GÉO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de **NEW-YORK.**

AVIS!

The Scientific Canadian

AND

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

CULTURE, HISTOIRE NATURELLE
JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES,
OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AI
GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET
AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIETAIRE ET EDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Fleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)